But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Dans ce numéro :

Une double EXCLUSIVITÉ

FAUSTO COPPI ET JEAN ROBIC

commencent leurs révélations sur le TOUR DE FRANCE

Alain MIMOUN bon second à HELSINKI derrière ZATOPEK

Fausto Coppi, grand vainqueur du Tour, reste songeur sous les acclamations du peuple de Paris.

35 francs
20 pages - N° 362
Lundi
21 juillet 1952
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Je me suis envolé dans le col du Galibier, mais avant Sestrière...

par Jean ROBIC

EN commençant à revivre, pour les lecteurs de « But et Club », mon Tour de France 1952, je veux faire un serment : tout ce que je vais vous dire est extirpé de mon cœur. On me juge prétentieux. En réalité, je suis tout d'une pièce. Nul artifice, ni dérobade dans cette confession directe, qui a, je le crois, la vertu d'être exprimée alors que toutes mes veines sont encore bouillantes, après les efforts consentis. Du reste, je regrette un peu d'avoir employé ce mot de « confession ». Il ne m'est pas sympathique, bien que je sois un ancien enfant de chœur. Il s'agit plutôt d'un récit à grand jet, un peu comme le fleuve surchargé se libère en coulant vers le large. Vous allez donc tout savoir.

Me libérer n'est pas un mot trop fort. Il m'a été pénible de trouver, parmi le flot des lettres reçues, les sales petites injures anonymes, sorte de cafard glissé dans le roc des encouragements. Les vrais sportifs qui me jugent impartialement seraient sans doute outrés de lire comme je les ai lues, ces infâmes élucubrations. Certaines me souhaitaient de trouver la mort dans un ravin ! D'autres me comparaient aux rois fainéants... C'est vite oublier qu'après mes deux fractures du crâne dans Paris-Roubaix j'ai été pris de vertiges et d'hémorragies dans la « Ronde de France » sans pour cela abandonner, bien que terminant l'étape en sang. Je ne me souviens plus où elle aboutissait, mais je crois bien que les gens de Béziers et de Narbonne qui m'ont vu passer, loin à l'arrière, ne sont pas près d'oublier mon visage de cauchemar.

UNE RECEPTION DONT JE ME SOUVIENDRAI LONGTEMPS

Mon intention est de vous dire très nettement tout ce que je pense de la façon dont ce Tour a été couru, et par les Italiens et par l'équipe de France, bastions essentiels de la grande épreuve. Tous mes coéquipiers auront leurs faits et gestes épluchés. Bien entendu, la tactique employée par Marcel Bidot aura le privilège de mes plus longs commentaires.

Mais, avant de vous parler de tout cela, je tiens à me reporter un peu en arrière, c'est-à-dire au départ de Rome - Naples - Rome, course pour laquelle j'étais le seul coureur français invité d'honneur. Chacun sait que j'avais déjà épinglé cette épreuve à mon palmarès. Sans me donner de gants, je ne crains pas grand monde derrière les motos commerciales en usage dans Rome-Naples-Rome, et j'aurais désiré sincèrement que Fausto Coppi soit au départ, cette année. Mais il avait préféré le Tour de Romandie. Bref, ayant devancé régulièrement Magni et Bartali, je dus rouler entre deux haies de spectateurs chauvins dont certains me crachaient au visage. Je n'exagère rien ! Pendant des kilomètres, j'ai subi les injures et les jets de salive d'un public exalté, tout simplement parce que je dominais ses idoles. La rage au cœur, j'ai dû poursuivre mon effort. Je ne pouvais descendre, étant en tête de la course, mais ce fut pour moi un véritable chemin de croix. Après mes coliques et ma panne de moto, Magni me prit trente-quatre secondes (rien d'étonnant quand on roule à soixante à l'heure), et c'est sifflé, hué, vilipendé, que j'atteignis Rome où l'attaché d'ambassade protesta auprès des organisateurs contre la façon dont « l'invité d'honneur » avait été traité...

SESTRIERE HAVRE DE GRACE MAIS ABIME DE MES REVES

J'ai dit à Coppi :

—Si j'avais exposé au micro tous les menus détails de cette réception, l'équipe italienne du Tour de France eût risqué de ne pas passer les Pyrénées !

Il m'a approuvé, car il est aussi juste et compréhensif que grand champion.

Quelle différence avec l'accueil reçu à Sestrière, le 6 juillet ! Je tenais, avant tout, à la souligner. Pour mieux m'étonner d'un paradoxe créé par le sort : alors que les manifestations d'hostilité, lors de Rome-Naples-Rome, n'avaient réussi qu'à fouetter mon énergie et à me gonfler au moral, c'est en pleurs que je descendis de machine, à Sestrière, après avoir été applaudi, depuis le début du col de Mont-Genèvre, à l'égal d'un Coppi ou d'un Bartali !

C'est que, sans cette histoire de boyau amolli, j'aurais dû prendre ce jour-là la seconde place du classement général, avec un écart assez confortable sur Ockers pour ne plus avoir à me soucier outre mesure de ce « suceur de roues ».

Je m'excuse de commencer l'histoire de mon Tour de France 1952 par cette étape cruciale qui nous menait de l'Alpe-d'Huez à Sestrière, mais la meilleure façon de vous faire un récit objectif de ma course est de suivre mon inspiration.

LE DRAME DU TOUR 1952

Dès la veille déjà, j'étais énervé. Pour deux raisons. La première, c'est qu'un journaliste était venu me « casser les pieds » pendant une heure et demie. Il avait parlé sans arrêt, m'empêchant non seulement de placer un seul mot, mais d'aller au lac avec ma femme et mon beau-père. Finalement, ce journaliste plaça d'autorité deux amis à lui sur l'arrière de ma petite Simca-Sport et il s'y installa aussi. Tant et si bien que le train avant du châssis fut dessoudé par le contrepoids et que ce fut miracle si ma femme ne se tua pas en ramenant la voiture à Paris.

La seconde raison avait trait à l'appréhension. En 1947, j'avais été lâché dans le col de la Croix-de-Fer et j'avais rejoint entre St-Jean et St-Michel-de-Maurienne, pour être relâché dans le col du Télégraphe. Etait-ce écrit ? Les choses se passèrent exactement de la même façon le 6 juillet dernier. Je n'ai repris confiance qu'en remontant les coureurs un par un et même des petits pelotons, dans l'ascension du Galibier.

A partir de ce moment, je m'envolai littéralement. J'employais un grand braquet (47 × 20) et personne ne pouvait s'accrocher à ma roue. En haut du Galibier, j'arrivai sur Geminiani, qui creva deux cents mètres devant moi. Marcel Bidot lui passa une roue et demeura dans son sillage, tandis que je passais, poursuivant ma remontée. Je doublai pour ainsi dire Close et Le Guilly dans le col de Mont-Genèvre, sans qu'ils pussent seulement « tenir » dix centimètres dans mon sillage. Puis, un peu plus haut, je laissai sur place Bartali, Ruiz et Ockers. Tout me paraissait facile. Je grimpais dans la ouate, stimulé par l'ivresse même des foules, et je n'avais plus que Coppi devant moi, Coppi auquel je reprenais deux minutes, quand se produisit « mon drame » de ce Tour 1952.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE :

" Je m'étais juré de battre Ockers-la-Ventouse ! "

Une double EXCLUSIVITÉ

But CLUB — LE MIROIR DES SPORTS

FAUSTO COPPI et JEAN ROBIC parlent du TOUR 52

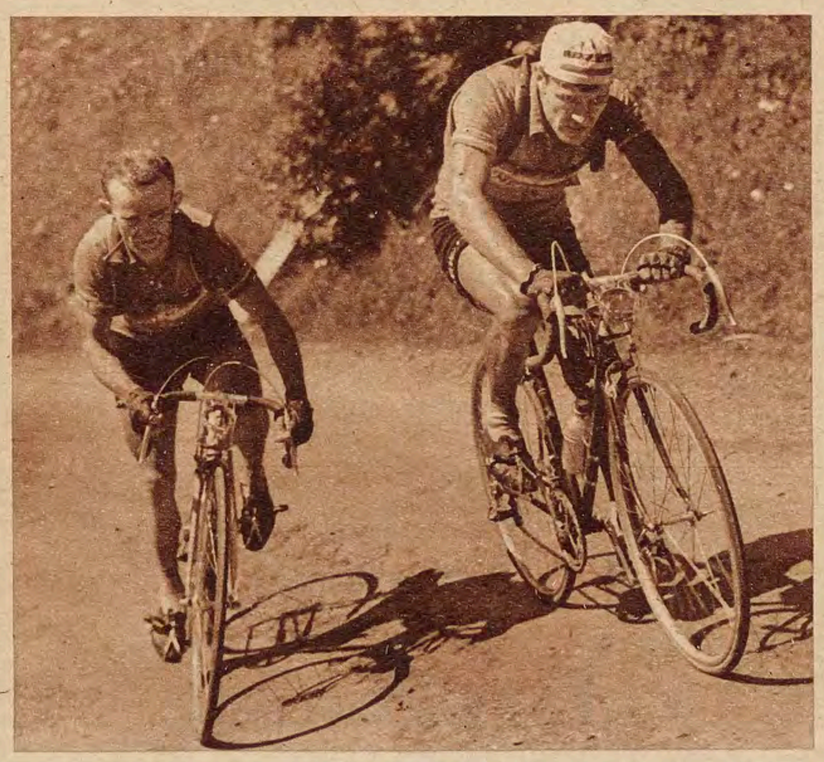
« But et Club-Le Miroir des Sports » s'est assuré l'exclusivité du récit de Fausto Coppi : « Mon Tour de France 52 ».

Le « campionissimo » révélera au fil des semaines tous les sentiments qui l'ont agité pendant la grande épreuve et retracera les événements principaux qui ont décidé de sa victoire.

Nos lecteurs revivront dès aujourd'hui le Tour dans la roue du maillot jaune, suivant avec lui les étapes de sa marche glorieuse.

« But et Club-Le Miroir des Sports » publiera, à partir de cette semaine également, en exclusivité, les confidences de Jean Robic. Le Breton, dans un style vigoureux, qui est celui de sa personnalité accusée, a décidé de ne rien cacher de ses espoirs, de ses tourments.

« But et Club-Le Miroir des Sports » est fier d'offrir à ses lecteurs la primeur de ces souvenirs passionnants des deux grands acteurs du Tour 52.



Robic, parti très lentement au cours de l'étape alpestre Bourg-d'Oisans-Sestrière, se reprit dans le Mt-Genèvre. Il va rejoindre Lauredi.

Poursuivant une sensationnelle remontée, « Biquet » a passé Dotto (à g.) et Van Est. Il sera second derrière Coppi en haut du Mt-Genèvre.

NON ! MON ÉTAPE DE ROUBAIX-NAMUR NE VISAIT PAS SPÉCIALEMENT BARTALI

par Fausto COPPI

DE grandes pages toutes blanches, un stylo et la liberté de dire, d'écrire plutôt tout ce que ce Tour 52 m'a apporté comme sensations diverses.

C'est peut-être moins facile pour moi que de pédaler, bien que rien ne soit plus simple de dire la vérité, rien que la vérité...

Qu'on ne m'en veuille surtout pas si je ne parviens pas à suivre un ordre chronologique, si je m'égare parfois dans des souvenirs qui remontent à ma jeunesse.

Il est impossible, en effet, de pédaler des heures durant en ayant constamment son attention fixée sur l'action d'adversaires, qui n'ont d'ailleurs pas envie de se battre, et il ne reste alors qu'à suivre distraitement la file et à laisser son esprit vagabonder à la recherche de sensations anciennes ou de petits problèmes sans la moindre relation avec le Tour :

— Quel genre de temps fait-il, chez moi, à Novi-Ligure ?

— Que fait à cette seconde précise ma fille Marina ?

Ah ! j'y suis... Je parierais qu'elle a décidé sa mère à la ramener, comme cela arrive souvent, dans mon ancien appartement de Sestri ; elle s'y sent plus à l'aise que dans la spacieuse villa récemment installée et dont je n'ai pas encore parfaitement apprécié le confort.

Comme je m'éloigne du Tour avec ces pensées en tête...

Où suis-je en ce même instant ? Quelque part en France. Il fait très chaud. Si l'allure est vive, elle ne l'est pas suffisamment pour m'obliger à m'employer vraiment...

JE SUIS FRAGILE ET J'AI PEUR DE LA CHUTE

L'étape est dure, sur les pavés du Nord, entre Roubaix et Namur. Chaque saut de trottoir est un risque que nous prenons tous. J'ai déjà vu plusieurs concurrents s'affaler pour avoir mal calculé leur coup et je ne me sens pas rassuré. Je ne puis pas plus maladroit qu'un autre, mais j'appréhende l'accident matériel, doublé d'une blessure plus ou moins gênante, qui m'obligerait à chasser longuement sur un parcours aussi sinueux. J'ai beau avoir confiance, je sais que, quoi qu'on en dise, je suis relativement fragile. J'ai horreur de sentir la route meurtrir ma chair. Personne n'aime ça, bien sûr, mais mes bras peu enveloppés sont plus sensibles aux chocs. Si ce n'était pas la peur du ridicule, je porterais volontiers des amortisseurs aux coudes, comme je l'avais fait aux Six-Jours de Paris...

Il y a du monde à l'avant. Mon ami Bim Diederich, le courage fait homme, s'est sauvé. Je l'imagine fonçant avec l'obstination qui le caractérise lorsqu'il a décidé de se lancer dans une tâche audacieuse. Il a beau s'employer ferme ; peut-être, après tout, ne fatigue-t-il pas plus que nous qui cherchons constamment l'endroit où passer et nous nous énervons sans cesse à éviter les accrochages.

Il y en a d'autres derrière lui et devant nous : le Belge Van der Stock, Vivier, et je regarde, un peu amusé, les Français qui se décarcassent pour limiter les dégâts. C'est qu'il s'agit pour eux de défendre le maillot jaune de Lauredi, ce maillot chèrement acquis par une série d'efforts violents et auquel il semble tenir particulièrement.

L'ERREUR DE LAUREDI

Je crois bien que, si c'était moi, je laisserais faire. Le Tour n'en est encore qu'à son début et une pareille débauche d'énergie se paie tôt ou tard. En dix ou douzième position, je suis aux premières loges pour assister à cette défensive un peu folle et qui, à mes yeux, est d'une telle inutilité. Quel gaspillage...

Ils ne sont que trois à se déchaîner, les tricolores. Je retrouve la longue silhouette de Geminiani qui se déhanche sur les pavés. Il imprime à la course une allure qui ne me déplaît pas. Rémy, dont j'aime la verve, met toutes ses forces au service de Lauredi ; et ce dernier paie si largement de sa personne que je ne peux m'empêcher de me demander s'il ne commet pas une faute grave. Maillot jaune ou pas, un coureur n'a que deux jambes et ne peut impunément se fatiguer à outrance.

Et je me dis :

— Toi, Nello, tu ne garderas pas longtemps ton trophée...

Déjà ses traits sont burinés par la fatigue. Plus l'étape avance, plus je m'aperçois qu'un peu partout dans le peloton il y a des ravages. Nous apprenons que Van Steenbergen est dans l'ambulance. Il a bien essayé d'aller à l'extrême limite de ses forces, mais les fatigues du Giro ajoutées à celles de ce début de Tour atomique ont eu raison de sa résistance. Pauvre Rik...

L'ambulance nous dépasse à un moment donné et je tente de jeter un coup d'œil par la lucarne. Il doit être allongé sur une civière, mort de fatigue, et je me dis que, pour avoir raison d'un aussi bel athlète, le Tour est tout de même une machine impitoyable.

Je songe aussi, et ça me donne un petit frisson rétrospectif, à mon étape de Montpellier. Moi aussi, ce jour-là, je serais monté dans l'ambulance si je m'étais écouté...

Coppi se manifesta sérieusement pour la première fois dans l'étape Roubaix-Namur. Sur les mauvais pavés du Nord, il s'est échappé avec Lauredi (à g.) et Dussault. Il devait terminer 2e de l'étape, distançant déjà ses rivaux au classement.

DES VISAGES LAS, DES YEUX BATTUS...

La fin de l'étape approche. Je me surprends à consulter un peu plus souvent que je ne le fais habituellement le petit carton que je prépare toujours le matin avant le départ, et sur lequel je note les principaux points de passage du parcours.

Encore cinquante kilomètres... L'étape ne m'aura rien apporté, en bien ou en mal. Je suis un plan établi de longue date : ne pas lâcher d'une semelle les grimpeurs du Tour et négliger les autres, ceux qui peinent trop en montagne pour être dangereux, quelle que soit l'avance qu'ils peuvent prendre dans les étapes faciles.

J'aime, sans trop aller à l'arrière du groupe, car je crains les surprises, scruter, sans en avoir l'air, les visages qui m'entourent. Une paire de jambes ou même un style n'indiquent rien. Un visage de coureur, par contre, c'est comme un livre ouvert. On peut tout y lire, qu'il s'agisse du désir de démarrer à la première côte ou de la terreur d'être lâché à la difficulté suivante. Et j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois que des visages fatigués, des hommes las et qui, j'en suis de plus en plus convaincu, sont sans ressort. Alors une pensée s'insinue en moi : si je démarrais, que se passerait-il ?

Je la combats aussitôt :

— Ne sois pas idiot, Fausto. Ils ont l'air « morts », mais ils vont te courir après et tu te seras fait mal aux jambes pour rien...

J'essaie de penser à autre chose. Soyons sages ! Ne nous leurrons pas sous prétexte que Robic a l'air d'être au bout de son rouleau et que Ockers, bien qu'il soit dans son fief, n'ait guère bougé.

Encore dix kilomètres, encore dix autres...

Mes jambes tournent toutes seules : comme c'est agréable de se sentir si bien. Voici une petite côte qui n'a cependant pas l'air féroce, mais dans laquelle autour de moi tout le monde se déhanche et tire la langue. Il me faut une belle force de caractère pour résister à l'envie de tenter ma chance...

UNE COTE APPARAIT : « SAUVE-TOI, FAUSTO... »

L'ardoisier du Tour qui passe à côté de nous.

L'avance de Diederich le met désormais hors de portée et cette information retarde encore un peu ma décision de m'en aller seul si possible. Si encore je pou-

(LIRE LA SUITE PAGE 4)

FAUSTO COPPI

(SUITE DE LA PAGE 3)

vais enlever l'étape tout en prenant du temps à mes adversaires directs... Mais ce premier espoir est à l'eau. A moins que Diederich ne termine à pied, il sera vainqueur à Namur, comme l'an dernier à Gand. Décidément, le sol belge l'inspire. Nous avons déjà passé Vivier, lâché par Van der Stock à la suite d'une chute. Attention, voici cette fois une côte qui compte : celle de Tamines. Elle n'est pas longue, mais elle m'a obligé à passer mon 19 dents. Je l'ai abordée en sixième position et je n'ai pas eu à fournir, à proprement parler, un effort pour me trouver en tête. Ce n'est pas moi qui ai forcé l'allure, mais les autres qui ont faibli...

Et voilà mon idée première qui réapparaît :

— Sauve-toi, Fausto, ils sont cuits...

Adieu la prudence, adieu les belles intentions.

Je m'arc-boute : mon vélo répond... Vingt secondes d'effort total pour essayer de faire le « trou », la tête dans les épaules, sans regarder qui me suit...

JE PASSE LA GRANDE « MECANIQUE » ET EN AVANT...

Au sommet, je me retourne enfin... Je suis seul et j'aperçois des Belges qui s'agitent. Mon avance est encore faible, mais nette. Il n'est plus temps de tergiverser. Je vais m'imaginer que je dispute une épreuve contre la montre de 27 kilomètres.

J'ai passé ma grande mécanique, celle que je n'emploie sur le plat que lorsque je veux fournir un violent effort, mais qui paie. Nous sommes sur les pavés et je suis terriblement secoué avec mes pneus qui ont dû être un peu trop gonflés. Cependant, ma bonne Bianchi est rigide et sûre, et comme je continue à me sentir incroyablement bien, j'y vais de bon cœur. Je calcule qu'à l'allure à laquelle je roule j'en ai pour quarante minutes environ avant de me relever. Je me dope avec l'idée que, lorsque je dispute le Grand Prix des Nations, cela dure cinq fois plus longtemps. Je me retourne encore et, cette fois, je me rends compte que je suis hors de vue de mes poursuivants. Je ne m'étais donc pas trompé : ils étaient bien « morts »...

Une plaisante allégresse m'habite. Je suis en train de prendre une toute petite option sur le Tour, car c'est bien aux grimpeurs que je me suis attaqué, et sans attendre la montagne. C'est toujours autant de pris et je ne veux faire fi d'aucune avance, si minime soit-elle.

JE RESTE SUR LA LIGNE D'ARRIVEE

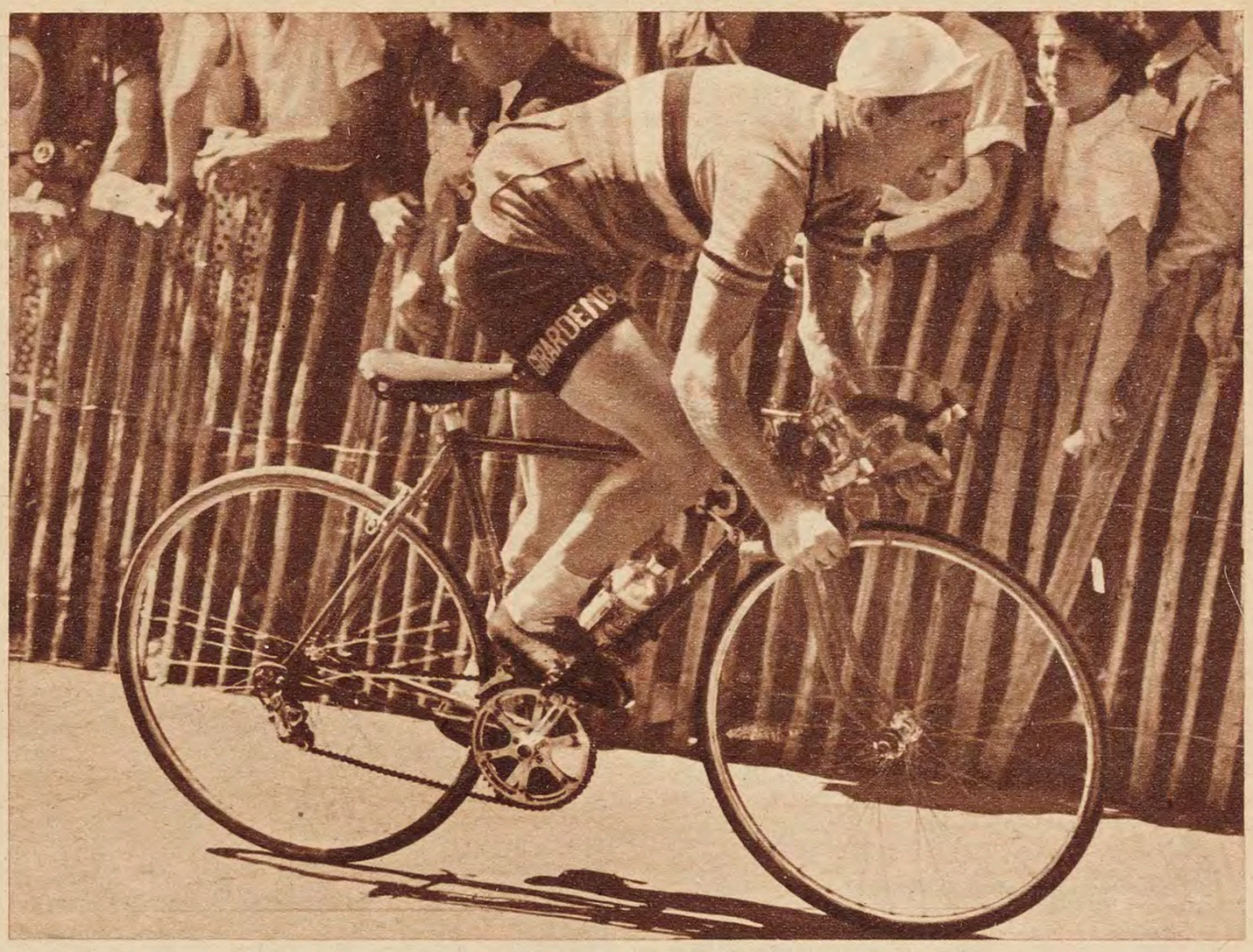
Même si l'on s'organise derrière moi, c'est trop tard, je viens de voir, en effet, la pancarte annonçant les dix derniers kilomètres. Nous longeons la Meuse que des baigneurs quittent pour venir m'applaudir. Un maillot belge tangue devant moi : c'est Van der Stock que je passe sans lui laisser la chance d'accrocher mon sillage, et je monte à la Citadelle de Namur. La rampe est dure et longue ; je ne la sens guère pourtant, tout à la joie de ce gain de temps inespéré doublé d'un coup terrible porté au moral de mes adversaires. Les exploits du genre ne réussissent pas toujours, mais je ne peux que me féliciter de celui-là. Je roule enfin sur la cendrée du stade où a lieu l'arrivée et j'aperçois Diederich les bras chargés de fleurs. J'ai chaud, les jambes me font un peu mal, mais qu'importe... Et moi, qui généralement ne perds pas une seconde pour rallier mon hôtel, ma baignoire, mon lit, je me surprends à attendre sans impatience l'arrivée des suivants pour savoir en quoi consiste exactement l'avantage que je viens de prendre. 2'45" à Bartali, 3'47" à Ockers et bien plus encore à Robic, puisqu'il est à 4'39". C'est une bonne journée, et je regagne enfin mes pénates avec la satisfaction du devoir accompli.

ALFREDO BINDA EST AUSSI HEUREUX QUE MOI

Comme chaque soir, des journalistes français viennent me voir. Ils voudraient à toute force me faire dire que, en m'échappant, j'ai surtout voulu affirmer aux dépens de Bartali mes droits au poste de leader de l'équipe italienne. C'est faux et je tiens à leur faire comprendre qu'ils me prêtent des intentions que je n'avais pas. D'ailleurs, il a très bien marché, Gino, puisqu'il a trouvé le moyen de se sauver dans la montée de la Citadelle.

Le soir, au dîner, il n'a montré aucune déconvenue et Binda a affiché un sourire discret. Il vient de se rendre compte que ma forme du « Giro » ne s'est pas envolée. Cette confirmation est réconfortante pour lui comme pour moi. J'ai quelque peine à m'endormir tant la chaleur est étouffante. Mais je fais de beaux rêves tout de même...

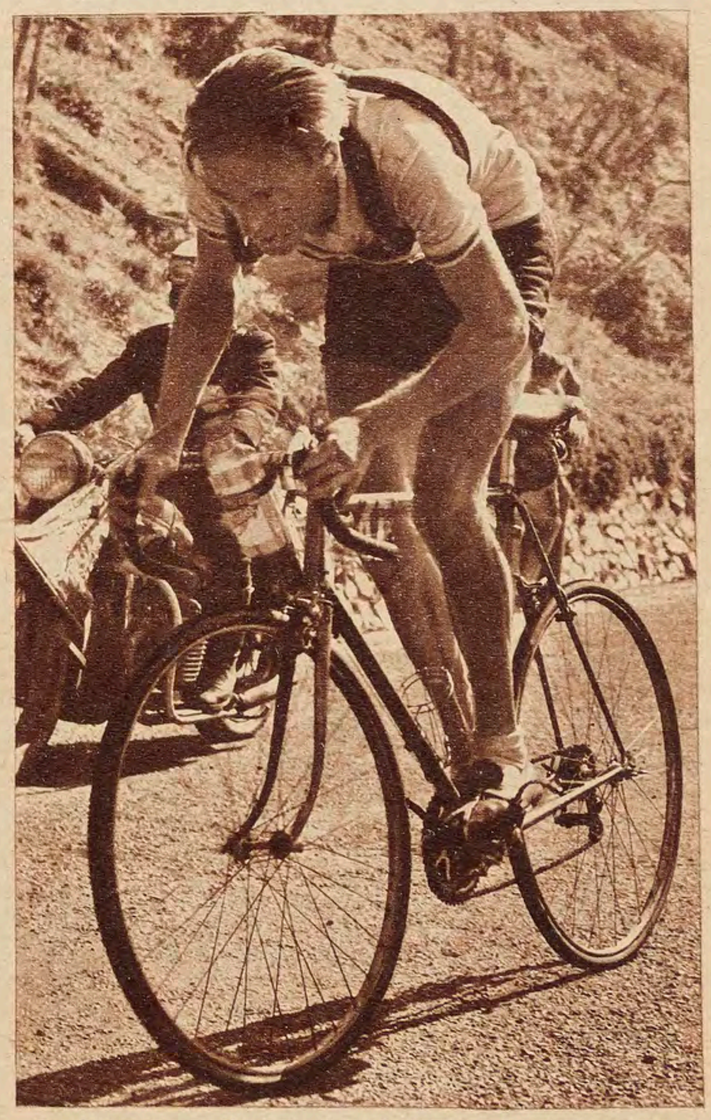
(Reproduction même partielle strictement interdite.)



Constant Ockers, en plein effort, fonce vers la ligne d'arrivée. Le petit Belge, qui s'est réservé dans les étapes de montagne et n'a porté aucune attaque, est évidemment très frais. Il distancera son grand rival Robic, mais il sera battu par Magni.

MAGNI A VAINCU, MAIS

L'Espagnol Bernardo Ruiz fit une fort belle course. Ayant sauté Robic et bien qu'accidenté, il se classa 8e de l'étape.



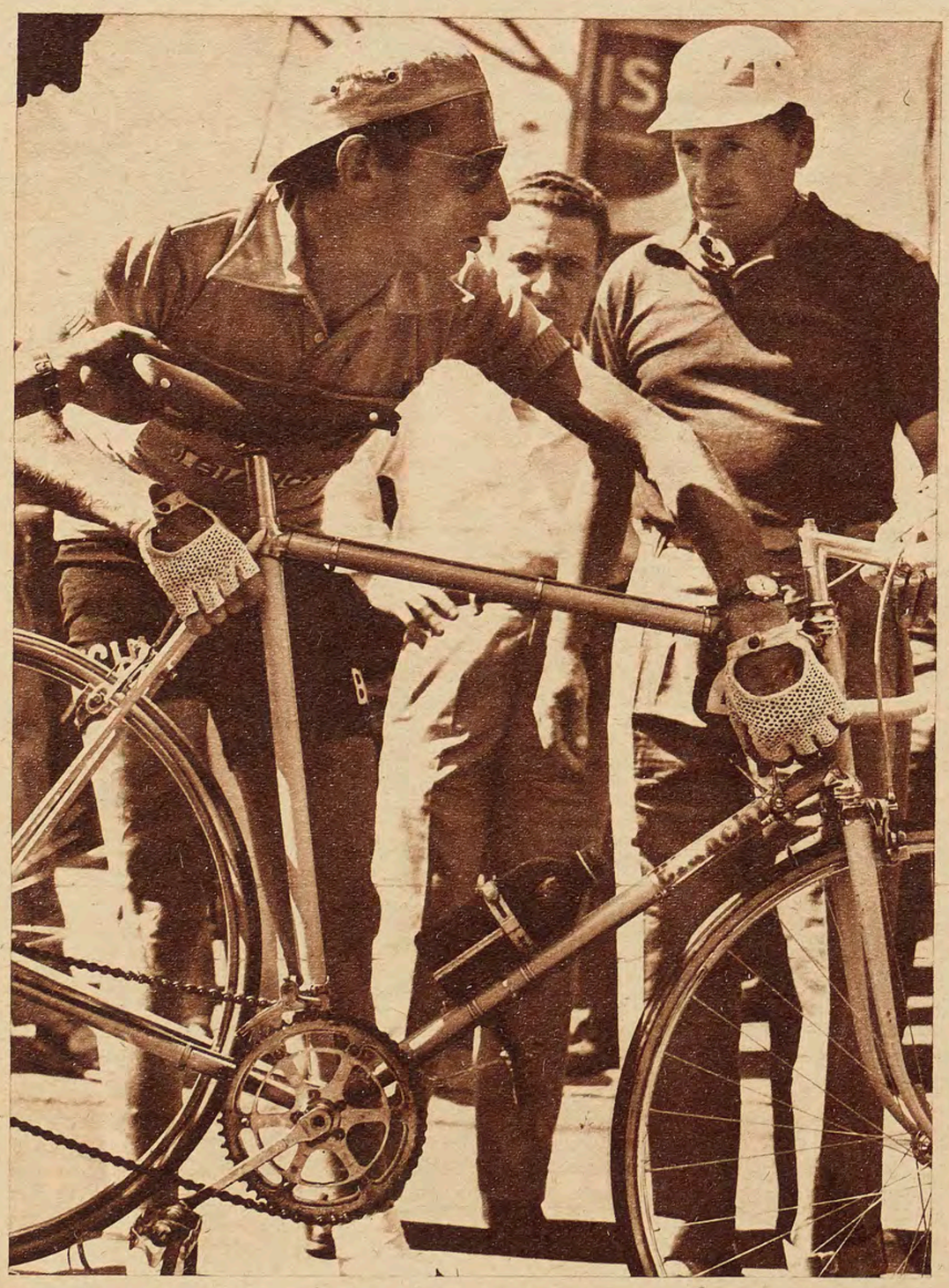
Le fougueux Hollandais Jan Nolten fut beaucoup moins à son aise sur cette route plate que dans les cols. Il peina.

LA SEMAINE PROCHAINE :

LA VÉRITÉ SUR MON DIFFÉREND D'AVANT-TOUR AVEC G. BARTALI

Le menton souligné de sparadrap, souvenir d'une chute cuisante, Fiorenzo Magni, dans son style tout de puissance, roule vers Vichy sur la magnifique route qui relie la capitale auvergnate à la grande ville d'eau. Mais Fiorenzo n'a guère le temps d'admirer l'harmonieux paysage du Bourbonnais qu'il traverse. Il doit vaincre et assurer une nouvelle victoire italienne.

OCKERS EST UN BRILLANT SECOND



Avant de prendre le départ, Fausto Coppi vérifie une dernière fois si son dérailleur fonctionne bien. Binda lui donne ses instructions : ne pas accomplir un exploit pour aujourd'hui.

Le détenteur du maillot jaune se contentera en effet de rouler au train sans un regard pour le chronomètre fixé à son poignet gauche. Bien en ligne, il lui suffit de n'être pas distancé.

LES FRANÇAIS ONT PAYÉ LEURS EFFORTS

Bernardo Ruiz, qui a pris un excellent départ, vient de passer Jean Robic qu'applaudissent les spectateurs. « Biquet », pour une fois, a perdu son style rageur. Il paie ses incessants démarrages en montagne et perdra sa 3e place au classement.

C'est de la même mésaventure que sera victime Geminiani. L'Italien Carrea, fort brillant contre la montre, va le rejoindre et le dépasser, malgré les encouragements qui sont prodigués au très populaire Clermontois par les nombreux spectateurs.

Fiorenzo Magni sourit largement après son succès. Le champion d'Italie est ravi d'avoir remporté sa 2e victoire d'étape.

LE CHRONO RACONTE UNE DURE BATAILLE

VICHY. — Cette vingt-deuxième étape, comportant 63 kilomètres contre la montre, s'est disputée avec vent de côté, défavorable jusqu'à Gannat (39e km.),

Comme l'indique le tableau ci-dessous, c'est le Luxembourgeois Goldschmidt qui est parti le plus rapidement. Il était déjà en tête au 10e kilomètre.

Par contre, Magni effectua un départ plus sage. En quatrième position au 10e kilomètre, il finit très fort et devança Ockers, qui s'était longtemps maintenu au commandement, dans les dix derniers kilomètres du parcours.

Coppi fit une course prudente. Il préféra ne pas produire d'efforts inconsidérés et conserver des réserves pour le lendemain.

La grande victime de cette étape Clermont-Vichy est Jean Robic. Troisième, la veille, au classement général, il a perdu deux places, étant sauté par Bernardo Ruiz et Bartali.

AU 14e KILOMETRE

1.	à 0	Goldschmidt, en 20'15''.
2.	à 6''	Corrieri.
3.	à 26''	Ockers.
4.	à 26''	Magni.
5.	à 30''	Carrea.
6.	à 31''	Decaux.
7.	à 31''	Kebaili.
8.	à 34''	Van Est.
9.	à 34''	Close.
10.	à 36''	Vivier.
11.	à 36''	Bianchi.
12.	à 36''	Lauredi.
13.	à 38''	Scardin.
14.	à 39''	Pezzuli.
15.	à 39''	Coppi.
16.	à 41''	Gauthier.
17.	à 41''	Bernardo Ruiz.
18.	à 44''	Bresci.
19.	à 46''	Teisseire.
20.	à 46''	Decock.
21.	à 47''	Vitetta.
22.	à 53''	Mirando.
23.	à 56''	Neyt.
24.	à 56''	Bartali.
25.	à 59''	Geminiani.
26.	à 1' 1''	Voorting.
27.	à 1' 1''	Pezzi.

AU 20e KILOMETRE

1.	à 0	Ockers, en 29'28''.
2.	à 22''	Corrieri.
3.	à 27''	Magni.
4.	à 34''	Goldschmidt.
5.	à 37''	Soler.
6.	à 43''	Carrea.
7.	à 55''	Kebaili.
8.	à 59''	Bernardo Ruiz.
9.	à 1'	Coppi.
10.	à 1' 5''	Teisseire.
11.	à 1' 1''	Paret.
12.	à 1'10''	Close.
13.	à 1'11''	Bianchi.
14.	à 1'13''	Lauredi.
15.	à 1'14''	Van Est.
16.	à 1'15''	Pezzuli.
17.	à 1'17''	Decaux.
18.	à 1'18''	Gauthier.
19.	à 1'21''	Vitetta.
20.	à 1'28''	Bartali.
21.	à 1'30''	ex æquo : Geminiani, Mirando, Bresci.
24.	à 1'33''	Decock.
25.	à 1'37''	Neyt.
26.	à 1'38''	Rosseel.
27.	à 1'40''	Pezzi.
28.	à 1'41''	Van Ende.

AU 30e KILOMETRE

1.	à 0	Ockers, en 44'15''.
2.	à 25''	Magni.
3.	à 35''	Corrieri.
4.	à 35''	Carrea.
5.	à 42''	Coppi.
6.	à 42''	Goldschmidt.
7.	à 42''	Kebaili.
8.	à 42''	Ruiz.
9.	à 1' 5''	Soler.
10.	à 1'10''	Teisseire.
11.	à 1'10''	Van Est.
12.	à 1'15''	Close.
13.	à 1'21''	Lauredi.
14.	à 1'25''	Paret.
15.	à 1'30''	B. Gauthier.
16.	à 1'40''	Decaux.
17.	à 1'40''	Decock.
18.	à 1'40''	Vitetta.
19.	à 1'45''	Delahaye.
20.	à 1'50''	Vivier.
21.	à 1'50''	Rosseel.
22.	à 1'55''	Bresci.
23.	à 1'55''	Pezzi.
24.	à 2'	Pezzuli.
25.	à 2'	Bartali.
26.	à 2' 5''	Mirando.
27.	à 2' 5''	Gil.
28.	à 2'10''	Franchi.

AU 40e KILOMETRE

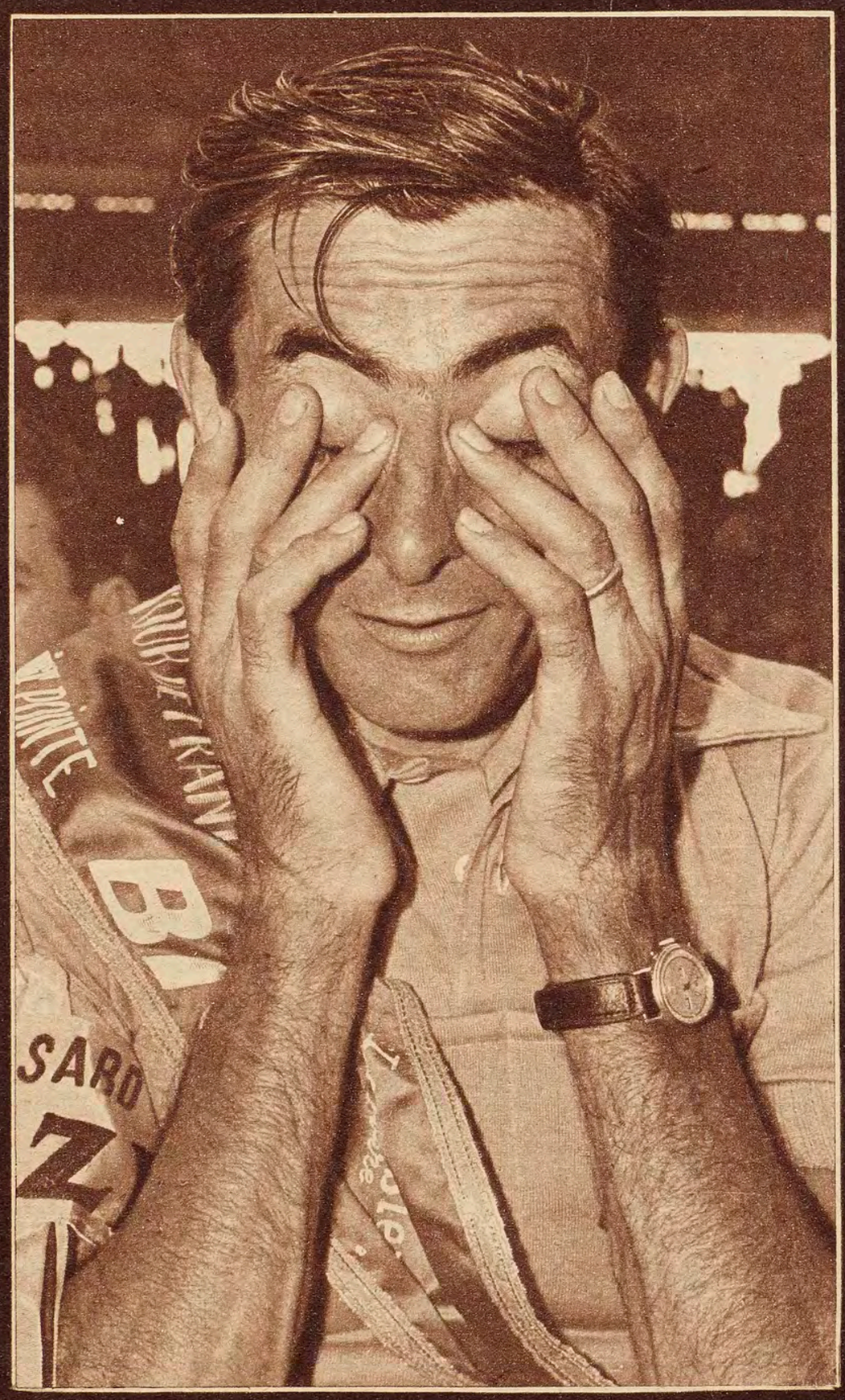
1.	à 0	Ockers, en 59'58''.
2.	à 3''	Magni.
3.	à 33''	Corrieri.
4.	à 40''	Lauredi.
5.	à 45''	Carrea.
6.	à 1' 5''	Teisseire.
7.	à 1' 6''	Kebaili.
8.	à 1' 7''	Goldschmidt.
9.	à 1'22''	Van Est.
10.	à 1'26''	Soler.
11.	à 1'30''	B. Ruiz.
12.	à 1'34''	Close.
13.	à 1'51''	Decock.
14.	à 1'54''	Decaux.
15.	à 1'56''	Gauthier.
16.	à 2' 4''	Paret.
17.	à 2'17''	ex æquo : Coppi et Bianchi.
19.	à 2'20''	Franchi.
20.	à 2'25''	Gil.
21.	à 2'28''	ex æquo : Bresci et Pezzi.
23.	à 2'40''	Rosseel.
24.	à 2'41''	ex æquo: Rolland et Bartali.
26.	à 2'42''	Mirando.
27.	à 2'43''	Vitetta.
28.	à 2'48''	Quentin.

LES ARRIVEES A VICHY

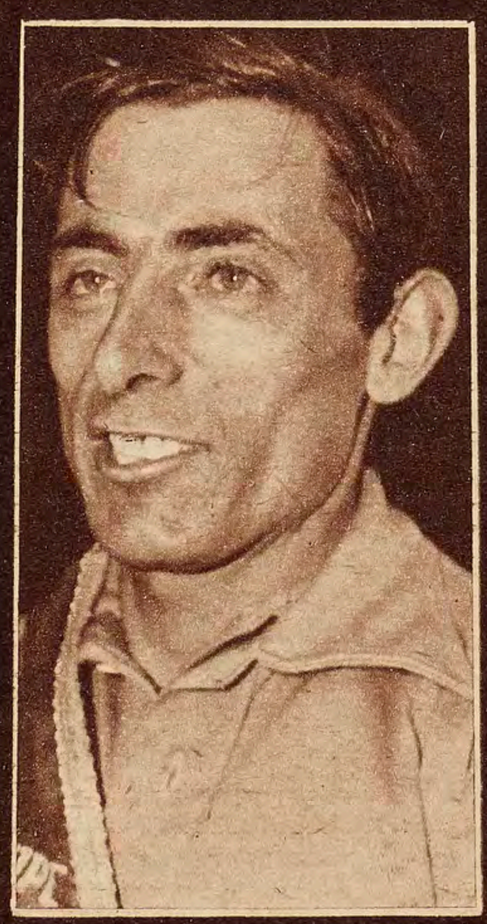
1.	à 0	Magni.
2.	à 2''	Ockers.
3.	à 1' 5''	Carrea.
4.	à 1' 7''	Corrieri.
5.	à 1'20''	Van Est.
6.	à 1'33''	Teisseire.
7.	à 1'35''	Kebaili.
8.	à 1'44''	B. Ruiz.
9.	à 1'48''	Decock.
10.	à 2'30''	Close.
11.	à 2'31''	Goldschmidt.
12.	à 2'45''	Lauredi.
13.	à 2'54''	Franchi.
14.	à 2'59''	ex æquo : Coppi, Gil.
16.	à 3' 2''	Zelasco.
17.	à 3' 8''	Bresci.
18.	à 3'10''	Gauthier.
19.	à 3'21''	Soler.
20.	à 3'24''	Bartali.
21.	à 3'31''	Pezzi.
22.	à 3'37''	Bianchi.
23.	à 3'38''	Rolland.
24.	à 3'47''	Vivier.
25.	à 3'56''	ex æquo: Decaux, Baroni.
27.	à 4' 3''	ex æquo : Geminiani, Paret.

A COMBIEN ILS SONT DU LEADER

1.	COPPI, 140 h. 24'41''	
2.	Ockers	28'17''
3.	Ruiz	34'38''
4.	Bartali	35'25''
5.	Robic	35'36''
6.	Magni	38'25''
7.	Close	38'32''
8.	Dotto	48' 1''
9.	Carrea	50'20''
10.	Gelabert	58'16''
11.	Geminiani	1 h. 2'47''
12.	De Hertog	1 h. 7'15''
13.	Weilenmann	1 h. 8'33''
14.	Van Ende	1 h. 17'37''
15.	Nolten	1 h. 30'34''
16.	Van Est	1 h. 50'54''
17.	Goldschmidt	1 h. 53'31''
18.	Zelasco	1 h. 54'46''
19.	Lauredi	1 h. 59'43''
20.	Vitetta	2 h. 1'17''
21.	Rolland	2 h. 7'12''
22.	Voorting	2 h. 7'22''
23.	Serra	2 h. 8'32''
24.	Wagtmans	2 h. 9'45''
25.	Deledda	2 h. 13'28''
26.	Le Guilly	2 h. 20' 9''
27.	Franchi	2 h. 24'16''
28.	Rosseel	2 h. 34'43''



FAUSTO COPPI
TEL QU'EN LUI-MÊME...



TEL qu'en lui-même enfin, la victoire le change... Comment ne pas évoquer — en le déformant quelque peu — le célèbre vers mallarméen devant cette série d'expressions de Fausto Coppi à son arrivée au Parc des Princes?

Les yeux brûlés par la poussière et le soleil, le vainqueur du 39e Tour de France masse d'abord ses paupières douloureuses (au centre). Car la facilité de sa victoire n'a été qu'apparente (photos de gauche). Ce visage émacié, où saille la veine frontale, ces méplats accusés, ces joues creuses et ce regard presque d'homme traqué montrent assez éloquemment la rudesse de l'effort qu'a dû soutenir, pendant trois semaines, le campionissimo pour vaincre.

Mais le triomphe ennoblit tout. Envolés les souvenirs de souffrance, les longues heures pendant lesquelles un homme, fût-il un extraordinaire champion, appréhende la défaillance ou l'accident, seule demeure la joie. C'est Fausto Coppi vainqueur qu'évoquent les photos de droite. Le regard est redevenu clair et le visage ne paraît plus creusé soudain que par des fossettes où se niche un sourire émouvant : celui de l'homme qui a beaucoup lutté et qui savoure le bonheur qu'il a si bien mérité.

"Vous en avez de la chance..."

par Max FAVALELLI

RIEN n'irritait plus, en 1940, le mobilisé qui venait en permission que d'être accueilli par cet immuable refrain :

— Au moins, vous avez bonne mine!

Toutes proportions gardées, le suiveur du Tour éprouve un secret agacement lorsque, à son retour à Paris, la centième personne qu'il rencontre lui répète :

— Veinard, vous pouvez vous vanter d'avoir fait un voyage agréable!

C'est vrai, bien sûr. Et il serait vain de nier que le Tour est du grand tourisme. Mais c'est « aussi » autre chose. Et lorsque le suiveur réintègre son domicile, fait l'inventaire des étiquettes qui étaient sur sa valise et des coups de soleil qui cuirassent son anatomie, il ne remporte point que des souvenirs gastronomiques ou paysagers.

Il suffit d'ailleurs de passer en revue l'équipe du « Miroir des Sports » pour se convaincre que le Tour n'est pas une simple promenade d'agrément.

Rachette, un de nos motocyclistes, qui doit son surnom de Carnera à sa taille géante, rentre avec une jambe en capilotade. Le joli saut périlleux qu'il exécuta à Metz avec sa moto a valu, du même coup, à notre photographe Robert Covo de se fracturer le poignet.

Ne voulant pas être en reste, notre autre photographe Henri Letondal a fait un soleil sur la route et exhibe autour du crâne un pansement en turban du plus gracieux effet.

Enfin, notre vénéré rédacteur en chef, lui-même, Félix Levitan, qui caracolait sur le tand-sad de Ragut, se livre à une intempestive pirouette. La machine sort de là en forme d'arabesques, mais, par bonheur, les deux passagers sont indemmes... ou à peu près.

Inutile de parler d'héroïsme ou de sacrifice. Cela ce sont, tout simplement, les risques du métier. Je dirai même que c'est le piment de cette balade qui, sans cela, serait effectivement une banale croisière à la façon Cook.

Je n'aurai pas, évidemment, l'outrecuidance de mettre sur le même plan suiveurs et coureurs. Le lot de ces derniers est autrement sévère.

Le matin du départ de la dernière étape, j'ai fait le tour des rescapés. Bien rares furent ceux qui échappèrent totalement aux vicissitudes d'une épreuve qui mérite justement ce nom.

Presque tous durent supporter la douleur terrible de furoncles, abcès et clous. Metzger accomplit deux étapes avec une plaie profonde qui le faisait hurler dès qu'il n'était plus dans le feu — si j'ose dire — de l'action.

Dotto et Bartali subirent des blessures qui les contraignirent à ne tirer sur leur guidon que d'un bras. Et ces manchots n'en furent pas moins brillants pour cela.

Un soir que j'allais voir Van Est, dans sa chambre, il me désigna en riant la ravissante collection de bosses qui hérissaient son corps :

— Ça, c'est le Ballon d'Alsace. Ici, le Galibier, plus bas, l'Aubisque.

Ce curieux personnage, qui paraît attiré par le sol, possède en somme sur lui une carte complète du Tour.

Quant à Magni, il m'avoua :

— Je n'oserai jamais paraître ainsi devant ma femme. De frayeur, elle aurait une syncope.

Il faut reconnaître que l'aspect de Fiorenzo n'a rien de rassurant et ses camarades l'ont appelé « M. Sparadrap ». Jusqu'à son menton qui est protégé par un paquet d'ouate hydrophile en forme de barbichette. Sur la route, ceux qui le regardent passer, se demandent avec angoisse quel peut bien être ce fantôme ligoté dans ses bandelettes et qui s'est évadé de son sarcophage.

Il y eut aussi les coups de matraque que le soleil vous assène en traître derrière la nuque.

Et je revois Baroni, et Milano, ces deux hercules titubant à leur descente de vélo à Namur, les jambes molles, le regard vide. Et le calvaire enduré par Guy Lapébie, terrassé par des brûlures qui le tenaillaient à l'estomac et claquant des dents sous l'effet de la fièvre.

Ces garçons ne réclament aucune pitié. Ils exercent une dure profession et qui exige une volonté hors de la norme.

Mais, s'ils ne postulent pas l'auréole du martyr, il serait déplacé de leur dire :

— Epatant, le Tour, hein? Vous vous êtes payé là une bien belle tournée!

L'ULTIME ÉCHAPPÉE DU TOUR

Rémy a cassé une patte de son cadre, alors qu'il était du groupe des échappés. On lui prépare une autre machine.

Teisseire a été accidenté. Sous l'œil de M. Bidot (à g.), il s'apprête à repartir, mais finira très attardé au Parc.

Dans un sous-bois d'Ile-de-France, le second peloton, composé de Deledda, Rolland, Crippa, Fezzi, fonce à la poursuite des leaders.

Sans la moindre velléité de bataille, les rescapés franchissent le pont de Nevers, où la Loire est à sec.

S'EST FAIT ATTENDRE 278 KM.

La jonction est faite. Dans la côte d'Arpajon, Pardoen mène devant Rosseel (à sa g.), Pezzuli dans sa roue, Weilenmann, Faanhof, Renaud, Crippa, Baroni. L'allure est vive, malgré le pourcentage. Les échappés ne cesseront de prendre de l'avance.

AUCUNE COMPARAISON POSSIBLE ENTRE LES "DOMESTIQUES" ITALIENS ET LES "AIDES" DES TRICOLORES

par René DE LATOUR

LA victoire italienne a mis, une fois de plus, en valeur la formule créée de longue date par les Transalpins dans les épreuves à étapes. Ces derniers n'en sont pas à leur coup d'essai puisque, déjà du temps de Constante Girardengo, les « domestiques » (on ne les nommait pas encore des « gregarii ») existaient tout aussi dévoués et valeureux que ceux qui furent ensuite à la disposition de Binda lorsqu'il enleva ses cinq Tours d'Italie et que ceux qui coopèrent, plus près de nous, aux succès de Bartali et de Coppi dans le Tour de France.

Heureusement pour le modeste standing de ces hommes qui risqueraient de passer pour des pédaleurs sans la moindre valeur, tout juste bons à quérir des canettes de bière fraîche et à les apporter à leur seigneur et maître lorsque le peloton rampe, ils se voient accorder de temps à autres une liberté totale et en profitent pour nous montrer ce dont ils sont capables.

Ce qui n'est pas, comme dans la chanson, du tout si mal que ça... Un Carrea, un Corrieri, voire même un Baroni ou un Bresci sont, toute réflexion faite, autre chose que de simples utilités. Ce sont des coureurs, des vrais, à qui il est beaucoup demandé et qui déçoivent rarement ceux qui comptent sur leurs services.

Et lorsque Fausto Coppi nous disait pendant le Tour :

— Ce n'est pas facile d'être un bon « gregari », il faut du courage, une certaine classe et une conscience professionnelle rare, nous le croyons volontiers sur parole.

N'avons-nous pas vu Carrea rejoindre avec le sourire Raphaël Geminiani contre la montre, escalader la rampe de l'Alpe-d'Huez sur les talons de Robic, se classer cinquième dans l'infernale montée du Puy de Dôme ? Ce n'est pas et ne peut être le fait d'un simple tocquard du cyclisme routier.

Avons-nous, chez nous, des hommes de cette trempe à mettre à la disposition des leaders tricolores ?

Oui et non.

Car ce n'est pas la classe ou le courage qui manque à un Rémy, pour ne citer que le plus dynamique des « porteurs d'eau » français, mais le fait est (et nous aurons garde de l'en blâmer) qu'il a su garder, malgré son désir de « servir », une personnalité qu'ont depuis longtemps perdue à jamais les « gregarii » italiens.

En réalité, cette conception un peu particulière du cyclisme, admise et même encouragée, ne s'est pas encore implantée chez nous au point d'avoir formé des domestiques parfaits en tout point comme les Transalpins.

Plusieurs raisons à cela, dont la plus importante est qu'un routier français, sélectionné pour le Tour et qui se voit attribuer un rôle secondaire au départ, ne peut avoir cette mentalité qui tue dans l'œuf toute ambition. Même se sachant choisi pour le dévouement qu'il pourra apporter dans la tâche qui lui est confiée, le routier français est, qu'on le veuille ou non, un athlète qui, le reste de l'année, lutte pour son propre compte et espère toujours qu'un coup d'éclat le hissera sur le piédestal de la popularité.

Les « porteurs d'eau » italiens n'en espèrent jamais autant puisque, d'un bout de l'année à l'autre, leur tâche est toute désignée et reste invariable. Ce sont des fonctionnaires du cyclisme sans espoir d'avancement, mais... royalement rétribués.

Et comme l'habitude est une seconde nature...

Fidèle à sa tradition

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

mettra en vente

48 HEURES

seulement après l'arrivée du Tour

LE NUMÉRO SPÉCIAL EN COULEURS DE 68 PAGES

qu'il consacre annuellement à la grande épreuve cycliste

DES PHOTOS INÉDITES
L'ASPECT HUMAIN DU TOUR

Des textes de

Fausto COPPI

G. BÉNAC, A. LEDUCQ et Max FAVALELLI

★

"BOUTON D'OR"

Le roman du Tour par FÉLIX LÉVITAN

Il est le reflet du Tour 1952

68 PAGES - 125 FR.

En vente partout dès mercredi

UN ÊTRE D'EXCEPTION

par Félix LÉVITAN

LE succès de Fausto Coppi a provoqué l'admiration unanime des sportifs du monde entier, et ceux de Paris ont une fois encore donné le ton en accueillant dans un élan de délirant enthousiasme le routier italien.

Depuis plus de deux semaines, cependant, la victoire de Fausto était acquise. Si à Brest déjà, au départ du Tour, elle était attendue, ce n'est qu'aux portes de Namur qu'on l'entrevit vraiment, et dans la montée de l'Alpe-d'Huez qu'on fut assuré qu'elle récompenserait le merveilleux pédaleur génois au terme des vingt-trois étapes. Fausto a triomphé avec une demi-heure d'avance. On peut, sans être taxé d'exagération, affirmé qu'il eût gagné avec une heure s'il avait désiré s'en donner la peine. Vingt fois, il réussit à nous éblouir et vingt fois nous n'avons trouvé d'autre moyen de lui exprimer notre contentement qu'en lui levant le chapeau.

C'est une formule fort à l'honneur dans les milieux sportifs. Lorsqu'on dit d'un champion qu'on lui « lève le chapeau », on lui rend le plus bel hommage qu'il soit en droit d'espérer. Tous les journalistes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, ont ainsi, l'un après l'autre, « levé le chapeau » à Fausto Coppi. Tout le Parc des Princes également. Il n'est qu'une personne qui n'ait pas accepté de se découvrir, marri peut-être en sa qualité de Président de la Fédération Française de Cyclisme, mais qui eût dû s'élever au-dessus du débat, en sa qualité de Président de l'Union Cycliste Internationale, c'est M. Achille Joinard. Il est resté le chef obstinément couvert, tandis qu'on lui présentait Fausto Coppi à la tribune officielle...

FAUSTO : UN ETRE D'EXCEPTION

IL appartient aux critiques de chercher aujourd'hui à décortiquer le succès de Fausto. Il est trop facile de se retrancher derrière la formule : il était le plus fort. N'était-il que le plus fort, le mieux doué ? Ce n'est pas certain. Coppi était encore le mieux préparé ; c'était aussi le plus intelligent. Sa science de la course, son art de ne dépenser son capital musculaire qu'à bon escient, lui ont rendu les plus grands services. Seul, le Belge Stan Ockers n'a pas plus commis de fautes que le Transalpin et s'il a perdu la première place en raison de son infériorité physique à l'état pur, du moins a-t-il réussi à s'octroyer la seconde. Nous ne dirons pas avec assurance que ce fut aux dépens de Jean Robic. Nous n'en savons rien, et seul Robic l'affirme péremptoirement, avec cet aplomb qui n'appartient qu'à lui. Ce que nous n'ignorons pas, par contre, c'est que Robic a accumulé les fautes, encore qu'il n'ait pas commis la moitié de celles qui étaient son lot dans le passé.

Coppi est un être d'exception en matière de cyclisme routier, grâce à son équilibre moral et physique. Il n'a pas son pareil pour conduire une épreuve à étapes. Il n'a pas non plus son pareil, il est vrai, pour s'envoler à l'endroit qu'il a désigné plusieurs semaines à l'avance. Cette certitude d'imposer son démarrage à ses rivaux l'autorise à accueillir avec détachement les attaques dont il est prématurément l'objet, nous le concédons, mais il est à noter qu'il ne permet à nul grimpeur de qualité de prendre du champ. Fausto assure ainsi ses arrières. D'un naturel méfiant, il a préféré ne rien avoir à reprendre à ceux qui, en montagne, étaient susceptibles de déjouer ses plans, à Robic par exemple, sur lequel il avait, au surplus, la certitude de gagner plusieurs minutes dans les étapes contre la montre.

SEUL, LOUISON BOBET...

STRATEGE et grand grimpeur, Coppi est encore doublé d'un rouleur exceptionnel. Autant dire qu'il est complet. Autant dire aussi que tant que des hommes de sa trempe, et de celle de Koblet, régneront sur le cyclisme routier international, il ne sera pas question, dans un Tour de France, conçu pour que s'y expriment librement toutes les qualités, de leur damer le pion. Il n'est qu'un Français capable, actuellement, de se hisser à leur niveau, c'est Louis Bobet. Nous y avons fréquemment songé durant le Tour de France 52. Bon rouleur, bon grimpeur, Bobet n'aurait qu'à surveiller sa santé en n'imposant pas à son organisme, assez frêle sous une écorce d'apparence solide, des efforts excessifs et inutiles. En préparant le Tour patiemment, en lui sacrifiant certaines épreuves du début de saison, en dominant une fâcheuse propension à vouloir briller coûte que coûte — Fausto sait rester effacé, — Bobet, nous en sommes convaincus, aurait une chance sérieuse de ramener un jour le maillot jaune à Paris.

Nous pensons qu'il lira ces lignes. Nous pensons aussi qu'il acceptera nos conseils. Bobet a eu tort, cette année encore, de se prétendre à la fois l'homme du début et de la fin de saison, comme il avait eu tort de désirer s'aligner dans le Critérium du Dauphiné à quelques jours du départ. Cette course, trop pénible, n'a réussi à aucun de ceux qui l'avaient affrontée. Lauredi et Dotto, Lucien Lazaridès et Le Guilly, tous, à tour de rôle, ont payé dans le Tour ces kilomètres superflus et meurtriers. Fausto prétend : deux jours de chaise longue me font plus de bien que trois cents kilomètres d'entraînement. Nos compatriotes, eux, s'en vont émietter leur maigre pactole dans les cols du Granier, du Cucheron, de Porte et du Ventoux du Dauphiné. Lorsqu'il leur faut payer l'addition du Tour, ils n'ont plus assez d'argent...

BOUQUET, FÉLICITATIONS ET BRA

L'apothéose de Coppi tient en deux images : en haut, le vainqueur dans la tribune officielle brandit son b
suiveurs et ses camarades. Le champion du monde de vitesse, Reginald Harris, devant qui il passe, n'est p

BRAVOS ATTENDAIENT FAUSTO COPPI AU PARC DES PRINCES

le brandit son bouquet et sourit aux félicitations qui lui sont décernées, tandis que seul M. Joinard (couvert) demeure morose. En bas, le tour d'honneur de Fausto, follement acclamé par le public, les il passe, n'est pas le dernier à lui crier bravo pour la magnifique performance qu'il a réalisée : être le seul homme qui, par deux fois, ait remporté, la même année, le Giro d'Italie et le Tour de France.

UN TRICOLORE (A. ROLLAND) EN TÊTE, LE TOUR

LE 39e Tour de France s'est terminé au Parc des Princes, devant 40.000 spectateurs, par la victoire d'un tricolore : Antonin Rolland, à l'issue d'un sprint acharné qui l'opposait aux rapides Goldschmidt, Rosseel, Faanhof, Deledda, Weilenmann, a offert à Marcel Bidot et à ses co-équipiers le gain de l'étape apothéose Vichy-Paris.

Partis de Vichy à 5 h. 30 par une température fraîche, les 78 rescapés n'avaient nulle envie de se battre.

Pendant 275 kilomètres, les routiers devaient rouler en groupe. Enfin, à la sortie du ravitaillement de Pithiviers, la bagarre était déclenchée par Pardoen. Rosseel, Rémy, Goldschmidt, Weilenmann, Zelasco, Pezzuli, Delahaye, Faanhof, Renaud et Baroni se joignaient bientôt à l'Amiénois.

Au 280e kilomètre, Deledda, Antonin Rolland, Crippa, Pezzi s'élançaient à la poursuite des fuyards et les rejoignaient au 300e kilomètre, au moment précis où Baroni disparaissait sur crevaison.

Le peloton ne réagissait pas, l'écart grandissait au fil des kilomètres. Il était de 3'30" au 335e kilomètre, pour être finalement de 3'44" à l'arrivée au Parc.

Goldschmidt pénétrait le premier sur la piste, légèrement détaché ; Weilenmann le rejoignait à l'entrée du virage opposé et, dans les derniers cinquante mètres, Antonin Rolland débordait tous ses adversaires. Le sprint du gros peloton était remporté par Ockers devant Robic et Bartali.

Vibrantes acclamations d'un public enthousiaste. Tours d'honneur des vainqueurs et de toutes les équipes.

Le 39e Tour de France était entré dans l'histoire.

René MELLIX.

LES ARRIVEES A PARIS

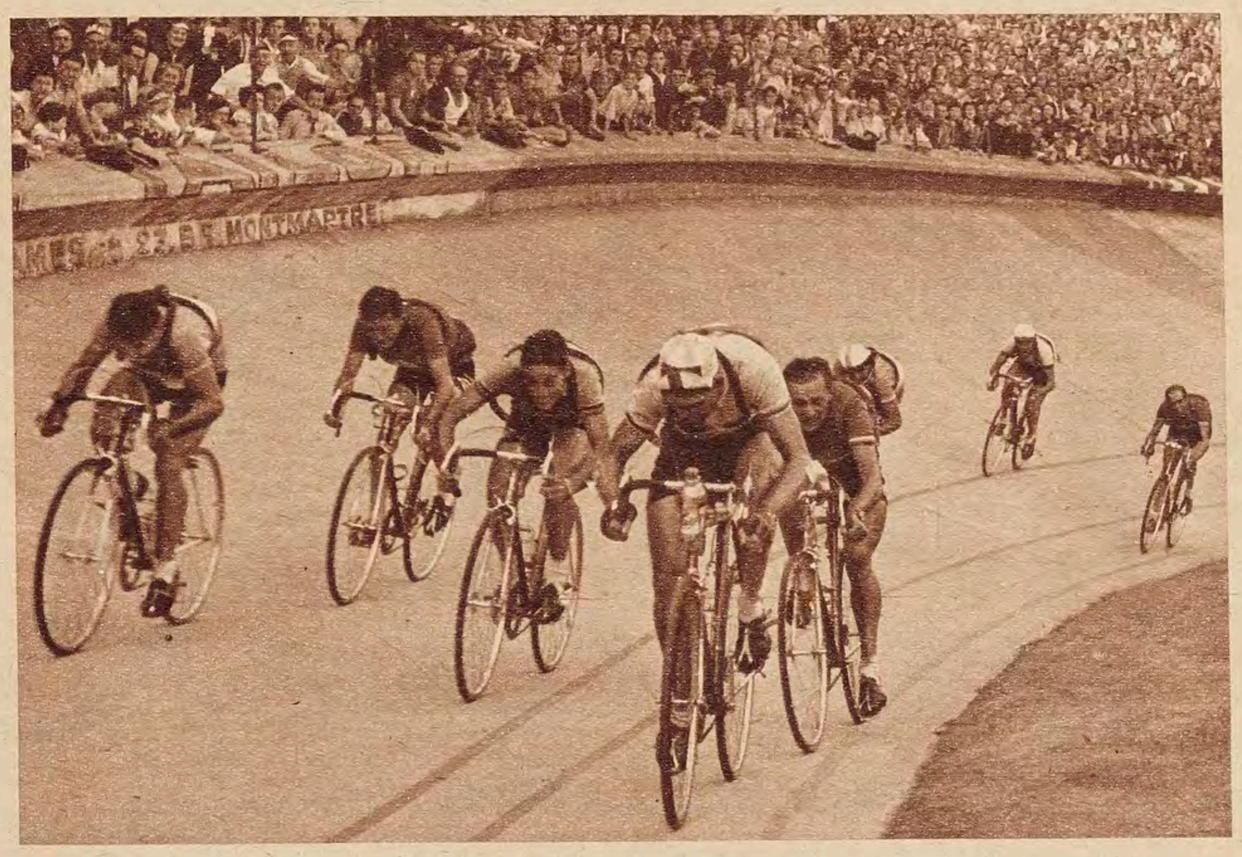
1. ROLLAND, les 354 km. en 11 h. 28' 55" (bonif. : 1'); 2. Weilenmann (bonif. : 30"); 3. Faanhof; 4. Rosseel; 5. Deledda; 6. Goldschmidt; 7. Delahaye; 8. Pezzi; 9. Rémy; 10. Pardoen; 11. Zelasco; 12. Renaud; 13. Crippa; 14. Pezzuli; 15. Ockers, 11 h. 32' 39"; 16. Robic; 17. Bartali; 18. Diggelmann; 19. Marinelli; 20. Voorting; 21. ex æquo : Corrieri, Massip, Gelabert, Coppi, Ruiz, Bauvin, Vitetta, Carrea, Bonnaventure, Wagtmans, Magni, Baroni, Serra, Van Ende, Giguet, Milano, Franchi, Decock, Martini, Van Est, Bresci, Telotte, Van Breenen, Neyt, Trobat, Lauredi, Decaux, Quentin, Mirando, Scardin, Lafranchi, Close, Mallejac, Geminiani, Kebaili, de Gribaldy, Dotto, Rokx, Gauthier, Rotta, De Hertog, Bernard, Goedert, Bianchi, Nolten, Lazaridès, Bertaina, Paret, Soler, Fernandez, Dekkers, Le Guilly, Spuhler, tous même temps que Ockers; 74. Rossinelli, 11 h. 34' 49"; 75. Gil, 11 h. 36' 58"; 76. Teisseire, 11 h. 47' 11"; 77. Sabbadini, 11 h. 51' 38"; 78. Vivier.

CLASSEMENT GENERAL (à combien ils sont du leader)

1. COPPI, 151 h. 57' 20"; 2. Ockers, à 28' 17"; 3. Ruiz, à 34' 38"; 4. Bartali, à 35' 25"; 5. Robic, à 35' 36"; 6. Magni, à 38' 25"; 7. Close, à 38' 32"; 8. Dotto, à 48' 1"; 9. Carrea, à 50' 20"; 10. Gelabert, à 58' 16"; 11. Geminiani, à 1 h. 2' 47"; 12. Weilenmann, à 1 h. 4' 19"; 13. De Hertog, à 1 h. 7' 15"; 14. Van Ende, à 1 h. 17' 37"; 15. Nolten, à 1 h. 34' 30"; 16. Goldschmidt, à 1 h. 49' 47"; 17. Van Est, à 1 h. 50' 54"; 18. Zelasco, à 1 h. 51' 2"; 19. Lauredi, à 1 h. 59' 43"; 20. Vitetta, à 2 h. 1' 17"; 21. Rolland, à 2 h. 2' 28"; 22. Voorting, à 2 h. 7' 22"; 23. Serra, à 2 h. 8' 32"; 24. Deledda, à 2 h. 9' 44"; 25. Wagtmans, à 2 h. 9' 45"; 26. Le Guilly, à 2 h. 20' 9"; 27. Franchi, à 2 h. 24' 16"; 28. Rosseel, à 2 h. 29' 59"; 29. Neyt, à 2 h. 34' 31"; 30. Massip, à 2 h. 41' 18"; 31. Marinelli, à 2 h. 44' 42"; 32. Bauvin, à 2 h. 47' 21"; 33. Mallejac, à 2 h. 48' 3"; 34. Quentin, à 2 h. 49' 26"; 35. Pezzi, à 2 h. 49' 57"; 36. Decaux, à 2 h. 50' 35"; 37. Rémy, à 2 h. 51' 56"; 38. Decock, à 2 h. 52' 16"; 39. Kebaili, à 2 h. 52' 48"; 40. Renaud, à 2 h. 53' 1"; 41. Baroni, 2 h. 53' 9"; 42. Trobat, à 2 h. 53' 48"; 43. Lazaridès, à 2 h. 54' 24", 44. Bianchi, à 2 h. 59' 6", etc.

LE CLASSEMENT INTERNATIONAL PAR EQUIPES

1. ITALIE, 455 h. 56' 50"; 2. FRANCE, 456 h. 22' 6"; 3. BELGIQUE, 456 h. 51' 56"; 4. ESPAGNE, 458 h. 41' 54"; 5. HOLLANDE, 458 h. 56' 52"; 6. SUD-EST, 460 h. 23' 6"; 7. NORD-EST - CENTRE, 460 h. 42' 56"; 8. OUEST - SUD-OUEST, 461 h. 55'; 9. PARIS, 462 h. 24' 14"; 10. SUISSE, 462 h. 57' 41"; 11. NORD-AFRIQUE, 463 h. 23' 49".



Le sprint est engagé sur la piste du Parc des Princes. A. Rolland, à l'extérieur, va déborder Rosseel au centre, Faanhof et Goldschmidt à la corde. Derrière : Weilenmann, Delahaye, L. Pezzi et A. Deledda.

Sur la ligne, A. Rolland coiffe, dans l'ordre, Weilenmann, Faanhof, Rosseel, Deledda, Goldschmidt, Delahaye et Pezzi. Il sourit dans son dernier effort, tout à la joie d'avoir remporté cette victoire à Paris.

Constant Ockers, fleuri et le torse ceint de l'écharpe du deuxième du classement général, exprime sa satisfaction d'une si belle place dans un sourire.

Le solide Espagnol Bernardo Ruiz montre plus timidement la joie que lui procure sa belle performance. Il s'est octroyé la troisième place de haute lutte.

TOUR DE FRANCE
(2e et 16e étapes) 1er ROSSEEL
Dernière étape : VICHY-PARIS
1er Rolland
nouvelle victoire des cycles
TERROT
Agents partout et exposition :
72, av. de la Gde-Armée, Paris
TERROT-DIJON

TOUR de FRANCE
14e étape - Mont Ventoux
classement général
1er coureur français
1 Jean ROBIC
sur
Cycles Colomb
Boy. CLEMENT, Dérail. SIMPLEX
CYCLES et MOTOS COLOMB
222 à 226, rue Etienne-Marcel
BAGNOLET (Seine)

TOUR DE FRANCE
1951 1. H. KOBLET
1952 3. B. RUIZ
Classement des Nord-Africains :
1. ZELASCO tous sur cycles
LA PERLE
MUTCHINSON
...une PERLE
Dir. sportif : Francis PELISSIER
Ttes nos bicyclettes peuvent être vendues
A CRÉDIT - 100 fr. PAR JOUR
S'adresser chez l'agent : LA PERLE
Magasin : 48, r. St-Ferdinand, Paris

1er PNEUS HUTCHINSON
TOUR DE FRANCE
Dernière étape : VICHY-PARIS
1er A. ROLLAND
sur cycle TERROT

TOUR DE FRANCE
22e étape 1er MAGNI sur cycle GANNA
23e étape 1er A. ROLLAND sur cycle TERROT
Classement général
1er FRANÇAIS : J. ROBIC sur cycle COLOMB
et dérailleurs avant et arrière
SIMPLEX
CHAMPION DU MONDE
La plus forte production mondiale
PARIS L. JUY DIJON
— SERVICE DES COURSES —
13, rue Denis-Poisson, Paris-17e
GAL. 36-86

Super Dissolution
QUALITÉ ÉCONOMIE
DISSOPLAST
MARQUE DÉPOSÉE
POUR CHAMBRES A AIR

EST ENTRÉ A PARIS SOUS LES ACCLAMATIONS !

A peine descendu de machine, Rolland, les yeux mi-clos, subit, une dernière fois, les supplices de l'interview.

L'équipe italienne, qui a terminé au complet, vainqueur du classement international, accomplit un tour d'honneur. De g. à dr. : Carrea, Corrieri, Martini, Magni, Fausto Coppi, Pezzi et Franchi. Cinq coureurs, dont Gino Bartali, nous sont cachés.

A son tour, l'équipe de France a reçu une chaleureuse ovation. De g. à dr. : Bonnaventure, Robic, Antonin Rolland, Geminiani, Rémy, Quentin, Lauredi, Bernard Gauthier. Au fond : J. Dotto, L. Lazaridès et Marcel Bidot. Il manque L. Teisseire, attardé.

Antonin Rolland, vainqueur de la dernière étape, reste fidèle aux traditions. Pour se remettre de ses efforts, il boit avidement son Perrier. PERRIER, l'eau qui fait Pschitt.

UN HOMME, UNE ÉQUIPE ET BEAUCOUP DE DÉCEPTIONS

par **Jean BIDOT**
Directeur technique
de l'équipe de France 1950 et 1951

Il n'y a rien à dire de la dernière étape. Elle est traditionnellement celle de l'apothéose. Le public, massé sur les bords de la route, n'attend plus de bataille : il est venu pour rendre hommage à ceux qui ont surmonté tant de difficultés.

Hommage bien mérité et qui doit, tout particulièrement, saluer Fausto Coppi pour une victoire dont la netteté eût pu être plus grande encore s'il l'eût voulu. Le campionissimo n'a pas cherché à écraser ses rivaux, mais sa classe supérieure le range désormais parmi les plus grands noms du sport, aux côtés des Jean Bouin, des Carpentier, des Dempsey, des Nurmi, pour ne citer que ceux-là.

Dans le sillage lumineux que suscite une telle performance, l'équipe italienne, tout entière, a brillé d'un vif éclat. Le palmarès final est édifiant : classement général individuel, grand prix de la montagne, challenge international, plus grand nombre de victoires d'étapes — sept sur vingt-trois — et challenge portant sur les étapes les plus difficiles. Sans négliger le fait que les douze transalpins sont tous rentrés à Paris.

Après un tel succès d'ensemble, quelle autre équipe pourrait trouver un motif de satisfaction, si mince soit-il ? La deuxième place d'Ockers est honorable, sans plus, et n'apporte rien au prestige des Belges qui cherchent toujours — et en vain — à redonner à leur cyclisme la notoriété internationale qui fut la sienne au temps des Romain Maes, Sylvère Maes, Vervaecke, Ronsse et autre Jean Aerts.

Après un début prometteur, les Français ont déçu. Peut-être sont-ils tellement hypnotisés par le Tour de France qu'ils en arrivent à négliger, par crainte de se fatiguer, les autres épreuves de la saison, sans réfléchir que cette abstention émousse leur combativité et leur ardeur à la lutte. Ils s'imaginent être des champions arrivés et perdent de vue l'indispensable travail de base. C'est peut-être parce que Robic était réputé « fini » qu'il a fait le nécessaire pour remonter la pente et redevenir la vedette qu'il n'était plus et que les autres s'octroient comme un droit divin. Mais l'étoile de Robic ne pâlira-t-elle pas très vite ? Ce n'est pas impunément qu'on « boucle » six Tours consécutifs et il serait sage de ne pas trop compter sur lui pour l'an prochain, quelques félicitations qu'il mérite cette année.

Autre déception : les équipes régionales. Sur 48 hommes sélectionnés en fonction de leurs qualités présumées d'hommes du Tour, 23 seulement ont terminé. Le plus inquiétant est qu'aucun des jeunes qui se sont révélés n'a témoigné de cette continuité dans la forme que montrèrent les Marinelli, les Lévêque, les Meunier et les Bauvin lorsqu'ils accédèrent à la notoriété.

Seuls Vivier, Decaux, Bertaina, Pardoen, Zélasco et Kebaili se sont élevés à un niveau qui mérite considération pour l'avenir. Quant à Le Guilly, bien qu'il ait prouvé ses qualités de grimpeur, il n'a pas confirmé ce que certains techniciens attendaient de lui. J'ai dit, avant le Tour, qu'il était trop jeune et insuffisamment formé aux compétitions professionnelles pour aborder une telle tâche. Souhaitons qu'il ne se ressente pas de ses efforts en 1953. Les conseilleurs ne sont pas toujours les payeurs; Le Guilly risque de s'en apercevoir à ses dépens.

Que tous les jeunes prennent exemple sur les Espagnols et les Hollandais, qui viennent de démontrer si brillamment qu'ils sont parfaitement capables, en l'absence des vedettes indiscutables, des Coppi, des Kubler et des Koblet, de battre nos tricolores avec les seuls Ruiz, Gelabert, Nolten, sans parler des « gregarii » italiens capables de devenir des maîtres en l'absence de leurs habituels patrons.

APRÈS L'EFFORT LA RÉCOMPENSE TIENT DANS CES BAISERS

QUELQUES fils de fer séparent encore les routiers de leurs familles. Fragile obstacle pour ceux qui ont triomphé de tant d'embûches tendues sous leurs roues pendant la longue randonnée qui aboutit à cette piste de ciment rose où — de très loin souvent — leur famille est venue les accueillir. A peine le dernier tour accompli, le dernier effort fourni dans un sprint désespéré, la grande récompense du public reçue dans les applaudissements qui saluent les hommes fleuris de bouquets multicolores, ils viennent, les uns après les autres, recevoir une récompense plus intime et plus chaude encore : le baiser que leur offre la vieille maman, le bambin souriant, la femme émue. Visages de coureurs après la bataille. Les uns rient, les autres sont graves. Certains affectent la désinvolture de gens depuis longtemps blasés sur ces cérémonies. Ce n'est pour ceux-là comme pour les autres qu'un moyen de masquer leur sensibilité, qu'un frêle rempart de pudeur devant la foule qui guette leurs réactions d'hommes, après avoir acclamé leur valeur d'athlètes tout au long de 5.000 kilomètres de gloire.

Ockers n'aura pas attendu son retour en Belgique pour embrasser son jeune fils qui était au Parc avec sa mère.

Robic a oublié ses peines et ses déceptions en retrouvant sa mère, venue l'accueillir au vélodrome parisien.

Antonin Rolland, vainqueur de l'étape, a été chaleureusement félicité, à l'arrivée, par sa charmante épouse.

Geminiani est privilégié. A Clermont, il avait déjà eu le plaisir d'embrasser sa femme, tout comme au Parc.

Pour Magni, c'est aux compliments d'une admiratrice qu'il répond avec la bonne grâce qui le caractérise.

L'AN PROCHAIN SI KOBLET EST LA...

par André LEDUCQ

IL ne reste plus grand-chose à dire maintenant que les lampions sont éteints sur la nette, trop nette supériorité de Fausto Coppi dans ce Tour de France qui ne le vit jamais, pas même une seule journée, en péril d'être battu.

Ceux qu'il a laissés derrière lui, et qui n'ont jamais pu se montrer son égal, n'ont pas à en être vexés. Un boxeur qui prend une leçon des poings de Sugar Robinson peut quand même être un très bon pugiliste. Nous avons eu, tous autant que nous étions, je veux parler de ceux qui purent suivre d'un bout à l'autre le comportement de Fausto, l'impression qu'il n'existait pas au monde un seul homme capable de le battre à son propre jeu.

Et cela parce que les absents ont toujours tort.

De temps à autre, nous nous disions en voyant Coppi accomplir un exploit :

— Comment cela se passerait-il si Koblet, le Koblet de l'an dernier était là ? Ou un Bobet en grande condition ? Ou bien Kubler ?

Et de bâtir toutes sortes d'hypothèses sans en être plus avancés pour cela.

Lorsque Fausto s'envolait dans le Galibier, il nous semblait bien improbable que le blond géant de Zurich eût pu faire mieux.

Quand le même Fausto « déposait » tout son monde dans la terrible montée de l'Alpe-d'Huez, nous imaginions mal comment Koblet s'y serait pris pour le battre, étant donné que Coppi n'avait pas semblé donner son maximum.

Même réflexion en ce qui concernait la très dure étape de Sestrière où, derrière Coppi, les meilleurs grimpeurs terminèrent un à un et véritablement épuisés.

Où et comment, dans ces conditions, le vainqueur du Tour 51 aurait-il pu prendre l'avantage sur le Génois ? Je me le demande bien...

Peut-être lui aurait-il ravi une poignée de secondes dans la première étape contre la montre. Ce n'est même pas une certitude tant Coppi donna l'impression de pouvoir faire encore bien mieux s'il avait été obligé de s'employer plus complètement contre un adversaire de sa trempe.

Ceux qui croient dur comme fer que Koblet aurait eu l'avantage de la jeunesse, ont un argument pour appuyer leur conviction : son échappée dans l'étape d'Agen, l'an dernier, et sa résistance victorieuse au peloton.

A quoi je me permettrai de rétorquer que le coup de force de Coppi, dans l'étape Roubaix-Namur, ne manquait pas d'allure. Admettons donc le match nul « sur le papier ».

Mais fasse le Dieu du Sport que nous puissions assister l'an prochain à un pareil duel, Coppi et Koblet se présentant chacun dans leur meilleure condition.

Cela vaudra le déplacement !

Dans le terrible 10.000 d'Helsinki

ALAIN MIMOUN A SUIVI ZATOPEK

jusqu'à deux kilomètres de la ligne

De l'un de nos envoyés spéciaux : **MARCEL HANSENNE**

HELSINKI. — « On ne bat pas un surhomme... » Telle est la déclaration qu'a faite à notre camarade Henri Chapuis le petit Français Alain Mimoun à l'issue du 10.000 mètres formidable qui a tenu en haleine soixante-dix mille spectateurs.

Cette phrase lancée par un admirable vaincu résume parfaitement la situation. Il n'était pas possible, hier, de battre Zatopek, pas plus que Reiff n'avait pu le faire lors d'un historique cinq mille mètres, voici deux ans à Bruxelles. Mimoun a pourtant tout fait pour réussir ce que personne encore n'avait osé tenter : suivre Zatopek jusqu'au bout d'un dix mille mètres.

Jusqu'à mi-course, nous vécûmes dans l'espoir. Zatopek menait, naturellement (il avait pris la tête après deux kilomètres de course alors qu'on se demandait déjà si quelque chose n'allait pas chez lui), et seul Mimoun suivait encore, car le grand Anglais Pirie venait d'être lâché après avoir vaillamment tenté sa chance lui aussi. Puis plus loin, à cent bons mètres déjà, venaient Arnoufriev, le Russe, Sando et Norris, d'autres Anglais, Posti, le Finlandais. La course entrait dans sa phase de limpidité. Jusqu'au huitième kilomètre, l'espoir subsistait toujours, car Mimoun répondait à chaque coup de boutoir du Tchèque qui grimaçait plus que jamais. Il ne restait plus que deux kilomètres à tenir. Mais l'allure de Mimoun commençait à se faire plus heurtée. On remarquait que ses mains remontaient plus haut vers ses épaules, ce qui est chez lui signe de fatigue.

Et brusquement tout fut fini. Sur un nouveau démarrage, Zatopek prenait trois mètres, puis cinq...

La victoire s'éloignait d'une manière irrémédiable.

Mais tel quel, Mimoun demeurait un vaincu héroïque. En 29'32"8/10, il prenait la seconde place et battait du même coup le record de France (ancien record : 29'38"2/10).

Que dire de Zatopek que vous ne sachiez déjà ? Ce rude athlète semble posséder d'inépuisables réserves. On le disait un peu fatigué à la suite de sa carrière déjà bien remplie. Lui-même m'avait confié qu'il ne se sentait pas dans sa meilleure condition physique.

Cependant, les événements ont démenti tout cela. Zatopek reste le coureur de fond que nul ne peut battre dans sa spécialité véritable qui est le cinq mille mètres.

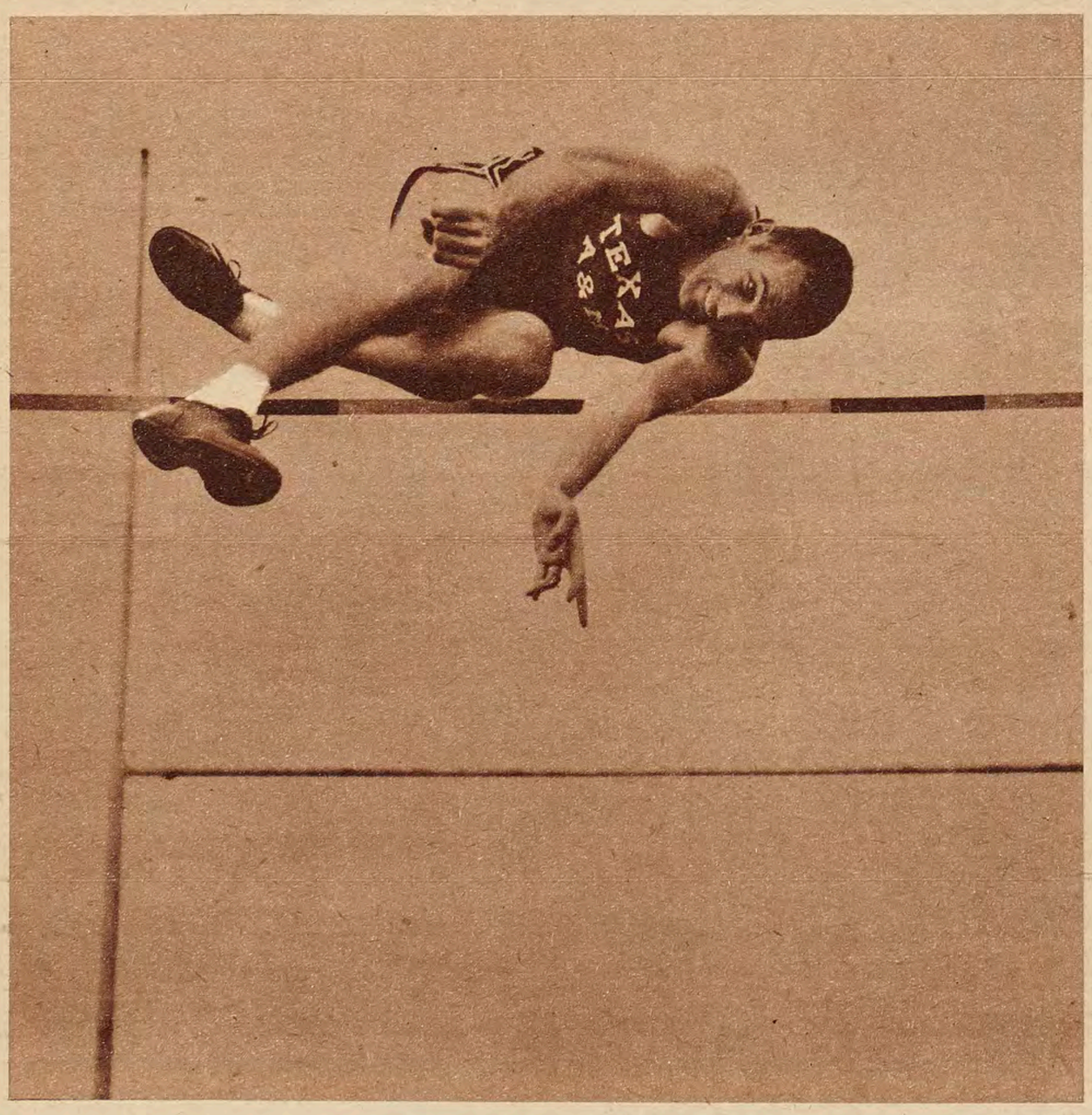
— Ce fut réellement un très dur dix mille mètres. Pas un de ces dix mille mètres ou seule la performance chronométrique est en jeu, mais un dix mille d'homme à homme, avec des coups de boutoir de l'un pour décourager l'autre. Et des ripostes immédiates de celui-ci pour prouver que le gant était relevé. Je crois que nous avons vu à Helsinki la plus dure course qu'il soit possible d'imaginer. Au huitième kilomètre, nous savions que celui qui craquerait le premier, ne serait-ce que de très peu, ne pourrait se relever. Et Mimoun fut celui-là. Mais encore une fois, il n'y avait pas d'autre issue, et l'Algérien mérite toute notre admiration pour avoir tenté l'impossible.

Oui ! ce fut une très grande course, comme en témoignent les résultats. Les six premiers descendent en-dessous de 30 minutes, performance que seul avait pu réaliser le Finlandais Maki jusqu'en 1939.

Pourtant, Arnoufriev a légèrement déçu, de même que Pirie. Le Britannique a l'excuse d'avoir voulu tenir tête à Zatopek et à Mimoun jusqu'au sixième kilomètre. Il souffrit beaucoup pour arriver à tenir si longtemps en compagnie des deux rivaux, car sa longue foulée s'accommodait très mal des accélérations constantes de Zatopek.

Parmi les athlètes franchement décevants, il convient de ranger le Suédois Albertsson : 30' 34"6/10 et le Russe Popov : 30'24"2/10.

Quant à Abdallah, qui a approché les 30'40", il confirme sa grande classe. Lorsque Mimoun aura décidé de se retirer, Abdallah sera tout prêt à le remplacer.



Le sauteur du Texas, Walter Davis, ex-basketteur, est champion olympique (2 m. 04).

Grimaçant, heurté, déchaîné tel est toujours Emil Zatopek.

LA JEUNESSE DU MONDE A RÉPONDU A L'APPEL

LE RUSSE POPOV L'"X" DU 5.000 M.

Le Russe Popov, qui a déjà couru le 5.000 en 14' 16", une des meilleures performances mondiales, sera l'X de cette épreuve. Il sympathise avec Emil Zatopek, favori de la distance.

HARRIS. DILLARD LE "NOIR VOLANT"

Le noir américain Harrisson Dillard, déjà champion olympique du 100 m. en 1948, ralliera tous les pronostics sur 110 m. haies. Il possède un style pur et d'une grande aisance.

NOUS y voilà enfin. Les meilleurs athlètes du monde sont rassemblés à Helsinki, terre bénie de la course à pied. On les a vus arriver les uns après les autres, les Américains d'abord, hommes magnifiques avec leurs larges épaules et leur allure féline, puis les sombres Jamaïcains, les Indous, dont certains ont les cheveux curieusement relevés jusqu'au sommet de la tête, les Japonais au visage impassible, les Russes entourés de mystère... Durant ces derniers jours, une immense animation a régné sur les terrains d'entraînement sous le regard curieux de plusieurs centaines de journalistes. On pouvait voir Mac Kenley courir un 200 mètres à vive allure avec Rhoden et Wint (ce dernier rapidement lâché, mais ne le faisait-il pas exprès?); Hooper et O'Brien lancer cinquante fois de suite le poids entre 15 et 16 mètres tout en restant très en dedans de leurs possibilités réelles, Don Laz sauter 4 m. 40 à la perche en souplesse, Mac Donald Bailey prendre des départs foudroyants, Zatopek courir 20 kilomètres en chaussures de basket-ball, Consolini lancer le disque à plus de 55 mètres, Whitfield effectuer des 600 mètres en 1' 23" avec une incroyable aisance...

Les Français ne se montrèrent que jeudi, de même que les Allemands. Quant à Bannister et Gaston Reiff, ils ne sont arrivés qu'hier à Helsinki, car ils désiraient se préparer le plus longtemps possible loin de la fièvre olympique. Mais je pense que, de toute façon, nous sommes fixés sur la forme de chacun d'eux : Roger Bannister est un vainqueur possible, au contraire de Gaston Reiff...

Bien entendu, les observateurs de 70 nations se sont livrés à leur passe-temps favori, qui est celui du pronostic. Le célèbre Joe Binks a affirmé son inébranlable confiance en les athlètes britanniques. Pour lui, Bannister ne peut être battu sur 1.500, Chataway est un vainqueur possible sur 5.000, et Disley en steeple... Quant à Mac Donald Bailey, c'est comme s'il avait déjà reçu sa médaille d'or sur 100 mètres.

Bien entendu, tout le monde ne partage pas son avis. Certains critiques finlandais disent que Johansson nous réserve sur 1.500 m. l'une des plus extraordinaires surprises du siècle. Cela m'étonnerait, pourtant. Je connais bien Johansson et, tout en reconnaissant sa grande classe, j'estime qu'une place dans les six premiers en finale serait pour lui une digne récompense.

A dire vrai, quelques athlètes réunissent autour d'eux une parfaite unanimité. Ce sont :

— Standfield, sur 200 mètres;
— Whitfield, sur 800 mètres;

LA HONGRIE OUTSIDER DE CHOIX...

par Robert BUSNEL

HELSINKI. — Les premiers matches du tournoi éliminatoire de basket ont vu, à Helsinki, des fortunes diverses. Mais, d'ores et déjà, il est possible de juger les principaux qualifiés qui seront appelés, dès la semaine prochaine, à disputer la compétition terminale.

LA HONGRIE SUPERIEURE : Il est certain, comme nous l'avons laissé prévoir dans nos articles précédents, que la Hongrie a présenté une équipe incomparable et devient, malgré sa défaite devant les Philippines, insuccès que l'on doit considérer comme un accident, un prétendant sérieux à la poule définitive avec les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

Depuis le dernier match France-Hongrie à Budapest, il y a bientôt trois ans (gagné très nettement par les joueurs d'Europe Centrale), les Hongrois ont effectué des progrès remarquables. Composée de gabarits impressionnants, rapides et surtout terriblement adroits, l'équipe magyare s'est jouée de la Grèce dont nous connaissions pourtant la valeur.

L'EGYPTE ENSUITE : Les ex-champions d'Europe sont également venus à Helsinki avec des intentions belliqueuses. Comme à leur habitude, ils ont débuté en trombe, écrasant les Turcs par leur puissance physique, leur dynamisme et cette espèce de fanatisme qu'ils apportent à la lutte. A tel point que, avant le match Canada-Egypte, il était difficile d'établir un pronostic. Les Canadiens l'ont emporté de peu, de six points très exactement. C'est tout dire également de la valeur des Américains du Nord. Le Canada, en effet, présente une formation constituée de gaillards athlétiques, qui ne semblent pas cependant avoir progressé depuis Londres.

Toutefois, leur jeu sûr, appliqué et adroit, peut provoquer des surprises. De même que celui de Cuba dont les joueurs sont semblables à des démons noirs... Ils firent leurs preuves en tenant tête aux Bulgares et en éliminant les Belges.

Si la Suisse est en progrès (sa résistance à la Bulgarie en est une preuve), les Belges se sont présentés avec une équipe extrêmement mixte. Nous sommes de ceux qui regretteront vivement de ne pas voir les Belges ici au grand complet : ils auraient joué un grand rôle.

LES ETATS-UNIS TOUJOURS GRANDS FAVORIS : Bob Curland et Clyde Lovelette (2 m. 14 et 2 m. 07) font déjà parler d'eux. Il n'y a, en effet, que notre Jean Beugnot (2 m. 07) qui peut passer à leurs côtés sans un certain complexe d'infériorité. Malgré la présence du géant français, les Américains escomptent bien enlever leur troisième titre olympique. Ils sont pour cela remarquablement armés.

L'U.R.S.S. se prépare dans l'ombre. C'est avec une certaine impatience que tout le monde attend ici leur entrée en scène.

Quant à l'équipe de France, qui a rallié Helsinki après un stage remarquable à Vuiramaeki, elle espère, dans ce débat qui s'annonce extrêmement relevé, faire excellente figure. C'est là le principal...

(Impressions recueillies par Henri CHAPUIS.)

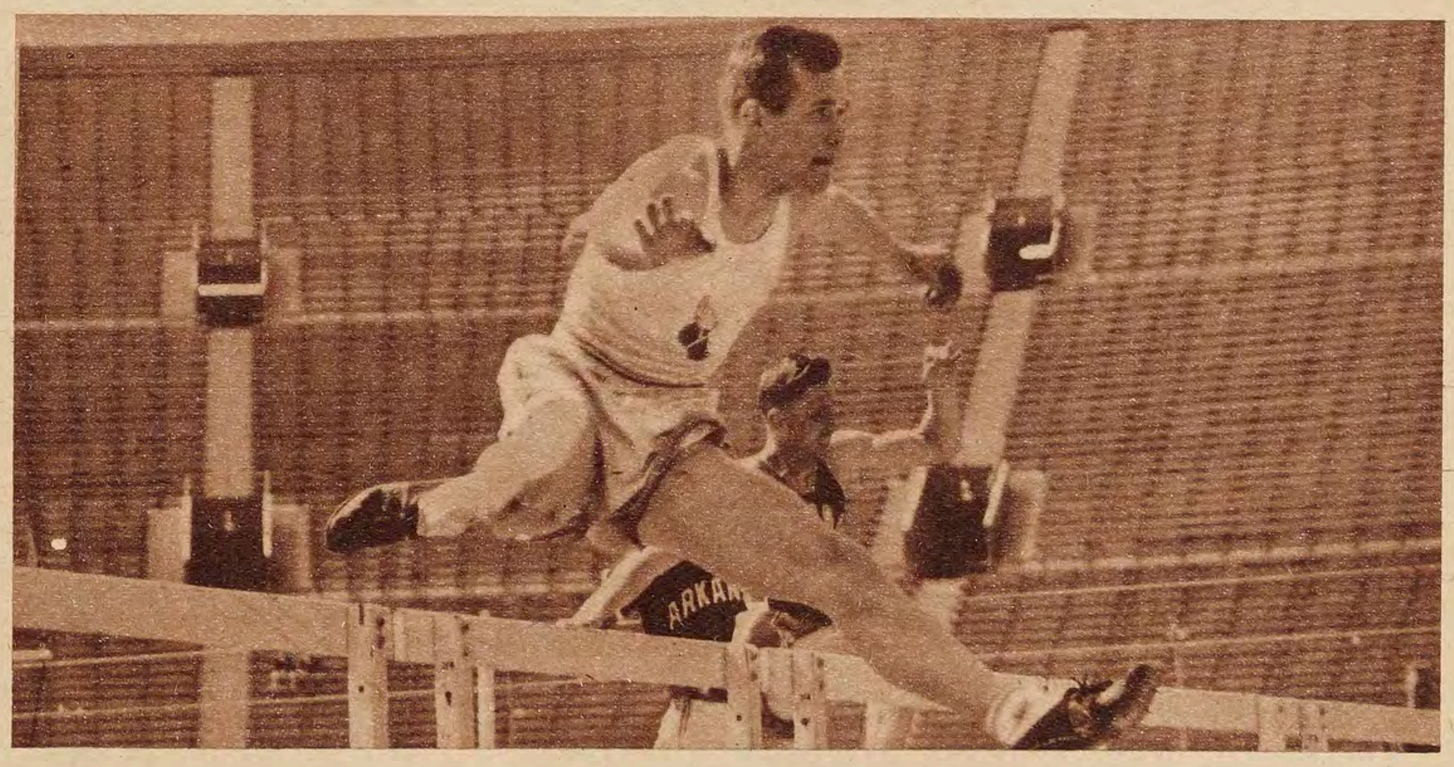
Les Nations du Tournoi final du Basket :

Nations qualifiées d'office : Etats-Unis, U.R.S.S., France, Mexique, Argentine, Uruguay, Chili, Tchécoslovaquie, Finlande et Brésil.

Nations qualifiées au tournoi éliminatoire : Philippines, Hongrie, Cuba, Canada, Egypte et Bulgarie.

LA BLONDE ANN EST BIEN ENTOURÉE

La sculpturale plongeuse américaine Zoe Ann Olsen vient de terminer son entraînement à la piscine olympique. Les athlètes noirs G. Brown (8 m. 005 au saut en long.) et Ed. Sanders (boxe) conversent avec elle.



MOORE JUNIOR NE CRAINDRA PERSONNE

Le hurdler Charles Moore junior, du New York Athletic Club, ne pourra pas être battu dans le 400 haies. Meilleur performer mondial de l'année avec 50"7/10, Moore ne redoutera personne. Il a déjà dominé tous ses rivaux américains à Los-Angeles et ce ne sont pas les Suédois Larsson et Ylander (52"4/10) et le Russe Litujev (52"1/10) qui pourront l'inquiéter.

DE LA 15e OLYMPIADE

— Schade, sur 5.000 mètres (sauf Joe Binks, bien entendu);
— Moore, sur 400 mètres haies;
— Davis, en hauteur.

Viennent ensuite, avec un très fort pourcentage de voix : Zatopek (10.000), Dillard (110 haies), Kazantsev (steeple).

De l'un de nos envoyés spéciaux

Marcel HANSENNE

1.500 ET 5.000, EPREUVES A SENSATIONS

De l'avis général, le 1.500 mètres sera l'épreuve la plus sensationnelle des Jeux en athlétisme, comme promet de l'être le 400 m. en nage libre. Gosse Holmer, entraîneur de l'équipe de Suède, me disait tout récemment : « Je pense que chaque finaliste pourra se dire qu'il possède une chance de gagner... »

Je ne suis pas loin de partager son avis. Mais quels seront les douze finalistes ? Tout est là... Chacune des demi-finales (car il a fallu en arriver aux demi-finales, ce qui ne s'était jamais vu auparavant) sera déjà un événement important. Je crois que Bannister, Nankeville, El Mabrouk, Lueg, Dohrow, Lammers, Slijkhuis, Aberg, Johansson, Barthel, Jungwirth sont les mieux placés pour accéder à l'épreuve suprême. Mais cela nous amène à un total de onze hommes déjà. C'est-à-dire que la douzième place sera convoitée par les Suédois Landquist (3'48") et Eriksson (3'47"6), le Yougoslave Ottenheimer (3'51"), les Américains Dreutzler (3'50"8) et Mac Millen (3'49"3), les Hongrois Garay (3'48"2), Bérès (3'48"2) et Iharos (3'52"4), les Russes Welswebel (3'48"2) et Bjelokurov (3'48"6), le Belge Herman (3'49"2), le Français Jean Vernier, le Finlandais Vaheranta (3'48"4). C'est-à-dire treize hommes pour une douzième place, et même un quatorzième avec le Canadien Ross. On voit d'ici ce que vont donner les demi-finales. En fait, il est très probable que certains hommes seront renvoyés chez eux après avoir couru les 1.500 mètres en 3'48"...

Pour ma part, je crois en Bannister, mais allez établir un pronostic lorsque douze hommes peuvent gagner. On dit que Dohrow et Lammers vont se sacrifier pour leur compatriote Lueg, qui est le plus rapide des Allemands sur la fin. Mais ne vont-ils pas faire le jeu en même temps de Bannister et d'El Mabrouk ? Je crois qu'une lutte sévère profitera davantage à El Mabrouk qu'un 1.500 comportant de nombreux à-coups, avec des ralentissements et des accélérations successifs. Le Français s'accommode assez bien de suivre une allure rapide, car il est très résistant organiquement. Ses dernières performances m'inclinent à penser qu'il jouera un grand rôle dans ce 1.500 sensationnel. Mais c'est pour lui comme pour les autres : il ne peut être sûr de rien, ni de la défaite, ni de la victoire.

Après le 1.500, je rangerai le 5.000 sans hésiter, car là également il n'y a pas de favori incontestable, bien que Schade ait couru la distance en 14'6"6. En effet, plusieurs journalistes allemands m'ont affirmé que Schade n'est plus dans la forme qui lui permit de réussir cet exploit, et les modestes performances de celui-ci lors des récents championnats allemands viennent à l'appui de cette déclaration. Si Schade était le Schade aux 14'6"6, son triomphe ne ferait aucun doute. Mais le voilà maintenant directement concurrencé par le Russe Popov, les Anglais Pirie et Chataway, le Tchèque Zatopek évidemment, le Français Mimoun, le Finlandais Taipale, le Suédois Albertsson et, qui sait si les Américains Santee et Stone n'auront pas leur mot à dire, eux aussi.

Quel rôle joueront les Français durant ces Jeux, en dehors de Mimoun ? Assez modeste, je pense.

Il y a El Mabrouk, dont je vous ai déjà parlé (il peut, en outre, terminer aux places d'honneur dans le 800); il y a aussi Heinrich qui devrait se classer immédiatement derrière Mathias, puis notre équipe de 4 × 100, Bonino et Degats qui peuvent accéder aux demi-finales, Lebrun, Prat et Paris en steeple, Billas peut-être dans le marathon, Mimoun sur 5.000, Damitio en hauteur, et c'est à peu près tout. En somme, nous pouvons espérer une honnête représentation.

Maintenant, souffrez que je vous présente à mon tour mes pronostics :

100 m. : Mac Donald Bailey (G.-B.); 200 m. : Standfield (U.S.A.); 400 m. : Whitfield (U.S.A.); 800 m. : Whitfield (U.S.A.); 1.500 m. : Bannister (G.-B.); 5.000 m. : Schade (All.); Steeple : Gude (All.); 110 h. : Dillard (U.S.A.); 400 h. : Dillard (U.S.A.); hauteur : Davis (U.S.A.); longueur : Gordine ou Brown (U.S.A.); perche : Don Laz (U.S.A.); triple saut : Da Silva (Brésil); poids : O'Brien (U.S.A.); disque : Consolini (Italie); marteau : Nemeth (Hongrie); javelot : Hyytiainen (Finlande); 4 × 100 : U.S.A.; 4 × 400 : U.S.A.

Soit onze titres aux Américains...

MATHIAS : RIVAL N° 1 DE HEINRICH

Le recordman du monde du décathlon, l'Américain Bob Mathias, sera l'adversaire N° 1 d'Ignace Heinrich. Le champion olympique de la spécialité en 48 est en réels progrès. Il vient de réussir 7.825 points et ses performances au 110 haies, au poids et au disque sont vraiment remarquables.

LE SUCCESSEUR DE G. HAEEG

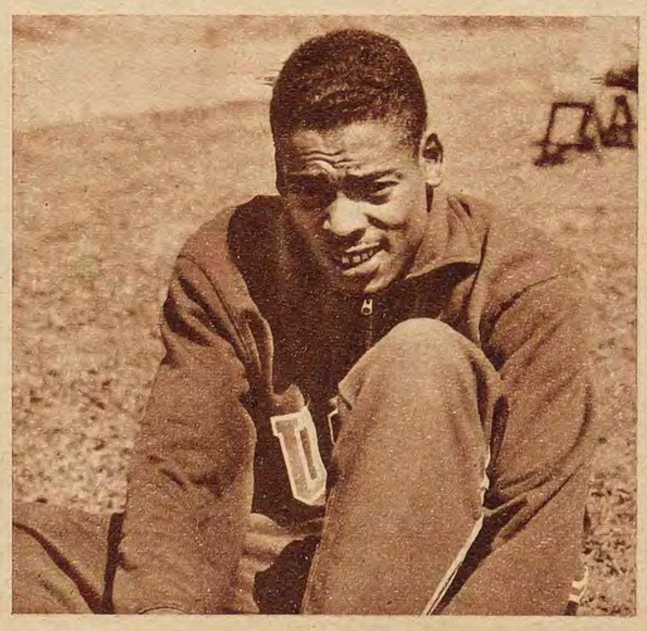
L'Allemand Werner Lueg (à g.), qui a égalé le record du monde de Haeeg, et son compatriote G. Dohrow.

KAZANTSEV AU 3.000 STEEPLE

Kazantsev sera l'un des concurrents les plus en vue du 3.000 m. steeple, avec l'Allemand Gude.

L'ÉTOILE DE LA JAMAIQUE

Le prestigieux Américain Mal Whitfield, favori du 400 et du 800, examine le grain de la piste olympique avec Herbert Mac Kenley, l'étoile de la Jamaïque. La poussière ocre file entre leurs doigts bruns.



STANDFIELD LE PHÉNOMÈNE

« Phénomène » Standfield ne doit pas être battu sur 200 m., affirment les Américains. Il a réussi 20"4/10.

A L'OCCASION DE LA CÉRÉMONIE D'OUVERTURE DES JEUX, LES FINLANDAIS TRANSFORMÉ LEUR STADE OLYMPIQUE, EN UN TEMPLE SACRÉ DU

HELSINKI. — Derrière ses hauts murs de ciment, le stade semblait désert. Seule, la pluie qui tombait, fine et serrée, depuis le matin, bruissait doucement en s'écrasant sur les vitres. On n'entendait rien d'autre. Dans une demi-heure, les Jeux Olympiques allaient être ouverts. Je me pris à penser qu'ils ne le seraient pas de façon éclatante tant le mauvais temps y mettait d'acharnement. Et je m'engageai dans le long et spacieux couloir qui donne accès aux tribunes, montai quelques marches et me trouvai dans l'enceinte. Là, je fus saisi par un spectacle que je ne suis pas près d'oublier : une foule immense, stoïque sous l'averse, calme et vêtue d'imperméables de toutes couleurs, attendait sans manifester l'heure de la cérémonie. Je compris alors ce que peut être la foi olympique. Le peuple finlandais, passionné des choses du stade, qui élève ses athlètes à la hauteur des dieux, se recueillait. Et, comme gagnés par ce silence, les représentants latins n'osaient proférer une parole. Pas un murmure, rien qui vint trahir une impatience, un mécontentement quelconque. La scène avait une grandeur, une solennité extraordinaires. On se sentait vraiment dans le temple sacré du sport. Je regardais l'alignement idéal des gradins où pas une place n'était vide. Du pied au sommet, couronné par les étendards des 68 nations qui vont concourir, 70.000 personnes retenaient leur respiration. Peuple de fidèles, nourris de la joie saine de l'effort et qui communiaient avec une ferveur touchante.

La vaillante Finlande montre ainsi dans tous ses actes sa foi olympique. Cela se voit dans toute sa vie publique, cela se lit dans tous les yeux. On sent sa fierté d'être, pour deux grandes semaines, le centre mondial du sport. Quand on se promène dans Helsinki, on ressent à chaque mètre cette impression vivace. Les vitrines de tous les magasins sont décorées du drapeau aux cinq anneaux entrelacés. Tout est « olympique ». Des gens font la queue pendant des heures, tassés en files, pour obtenir des places d'entrée au Stade dans une agence de location.

Les athlètes sont entourés, assaillis, admirés. J'ai vu notre Patrick El Mabrouk littéralement pris d'assaut par une horde de petits garçons blonds quémandant un autographe. La joie des Finladais, sincère et digne, est inimaginable.

J'en eus encore un autre aperçu lors de la cérémonie d'ouverture, après que le Président de la République, M. Paasikivi, vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme, eût serré la main de tous les chefs de délégations figés sur un rang en bordure de la splendide pelouse verte.

Une imposante musique militaire, située dans le virage de gauche, exactement sous le grand rectangle lumineux qui annonce, en quatre langues (finlandais, français, anglais et suédois), le déroulement du programme, venait d'attaquer un air martial et les représentants de la Grèce, drapeau en tête, faisaient leur entrée par la porte de Marathon. Ce fut une explosion d'enthousiasme. Ce peuple, qui s'était contenu, se libéra d'un coup avec une force prodigieuse. Debout, il criait sa joie d'accueillir, la première, la nation qui fut le berceau des Jeux.

Antillais, Argentins, Australiens, richement habillés, Brésiliens, Birmans, Hindous pittoresques avec leurs turbans vert jade et leur porte-drapeau dont le menton s'ourlait d'un magnifique collier de barbe; Anglais, sobres comme toujours; Italiens, démonstratifs ; souriants Jamaïcains, l'immense Wint en tête; Japonais, furent chaleureusement acclamés. La Corée reçut un accueil triomphal. On sait, de par le monde, qu'elle subit actuellement les affres de la guerre et personne n'y est insensible.

Vinrent les Russes et l'impression de cette armée — le mot n'est pas de trop — déferlant impeccablement sur le stade coupa littéralement le souffle de la foule. Les femmes russes marchaient devant, habillées de vestes bleues et de jupes blanches, grandes et belles filles blondes, sachant ce qu'est une présentation. Les hommes étaient en blanc.

Avant les Russes venait la Principauté de Monaco, en blanc, elle aussi, avec ses dix représentants, et le contraste était saisissant de cette délégation squelettique aux vastes proportions de la délégation soviétique.

Un peu plus loin, venait la France, précédée par Ignace Heinrich, parfait porte-drapeau. Nos athlètes masculins et féminins marchaient en bon ordre, mais avec une certaine difficulté à se mettre au pas.

Ils avaient quand même bonne allure dans leurs vêtements bleu roi et reçurent une belle ovation.

Puis les Américains entrèrent à leur tour dans le stade. Leur masse était tout aussi imposante que celle des Russes, mais il y avait une espèce d'abandon dans leur marche...

Enfin, les Finnois fermèrent le défilé et, cette fois, tout trembla dans le stade. Des bravos cadencés, lents d'abord, puis accélérés, les accompagnèrent tout autour de la piste.

Ce fut l'heure des discours. Celui de M. Von Frenckell, responsable de l'organisation de ces XV^es^ Jeux, fut simple et émouvant à la fois. En quelques mots, il dit combien la Finlande avait attendu ce jour et que Helsinki avait posé comme condition que tout luxe soit évité, afin que les fonds, en grande partie bénévoles, investis dans les constructions, gardent une valeur durable.

Ensuite, le drapeau monta lentement au mât olympique, tandis que s'élevait un hymne poussé par plus de cent poitrines. Le Président de la République prononça en plusieurs langues la phrase rituelle : « Je déclare les XV^es^ Jeux ouverts ». Il y eut un lâcher de 5.000 pigeons qui tournoyèrent dans le ciel avant de prendre leur course.

On pouvait croire que ces grands moments ne pourraient être dépassés. Ils le furent avec l'entrée de Paavo Nurmi, dieu du stade, de qui le poids des ans n'a pas terni la gloire. Nurmi, en tenue d'athlète, portait le flambeau olympique qui, de relais en relais, venait de Grèce. Il fit, de sa belle foulée, le tour de la piste et alluma, avec la flamme de la torche, la vasque qui se dresse sur la pelouse. Voir cet homme, qui fut et reste l'un des plus grands noms de l'athlétisme mondial, courir sur cette cendrée avait quelque chose d'émouvant. A petits pas, il se dirigea vers cet autre grand athlète que fut Hannes Kolehmainen. Le vainqueur de Jean Bouin dans le 5.000 mètres de 1912, lui, monta au sommet de la tour pour allumer l'autre vasque à l'aide du flambeau.

Tandis que s'effectuait ce geste rituel, une chorale entonnait un hymne à la gloire des Jeux. Et ces voix qui s'élevaient dans le ciel gris étaient d'une pureté indicible. On se serait cru dans la nef d'une cathédrale, écoutant un chant liturgique.

C'est alors qu'un véritable « gag » vint rompre l'ordonnance de la cérémonie. On vit entrer tout à coup, par la porte de Marathon, une forme blanche presque fantomatique, qui courait d'un pied léger, gracieusement. C'était une femme vêtue à la grecque, avec une robe blanche flottant et des pans qui volaient au vent. Il y eut un moment de surprise... On s'interrogeait pour savoir ce que cette apparition signifiait.

La femme accomplit presque un tour de piste, monta à la petite tribune placée face à la loge présidentielle et s'empara du micro. Elle dit : « Mes amis... » et plusieurs délégués officiels vinrent brusquement la déloger et l'emmenèrent. Elle ne fit d'ailleurs aucune résistance. On sut plus tard qu'elle avait tenté ce coup d'audace pour prêcher la paix, mais son intervention n'était pas prévue au programme...

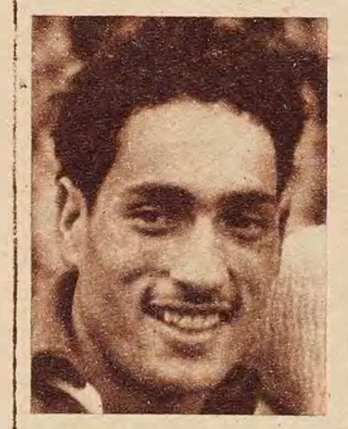
Elle fut immédiatement remplacée, du haut de la chaire, par le chef de l'Eglise finlandaise, puis par le gymnaste Savolainen, qui prêta le serment olympique.

Je suis parti du stade en emportant la vision de milliers d'hommes chantant en chœur l'hymne finlandais. C'était grandiose et simple, et je me sentais tout petit au milieu de cette foule. Tout petit et profondément ému.

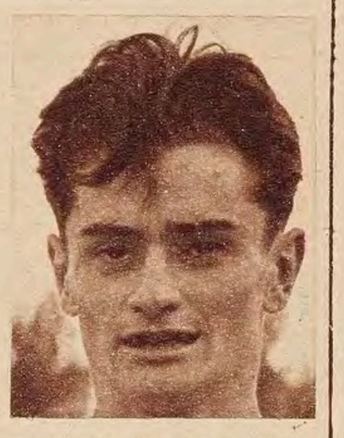
Maintenant, Helsinki repose. La pluie a cessé et, de ma fenêtre, j'aperçois le haut des gradins du stade, vides et noirs, et je me dis qu'il reste encore quelque chose sur ce bois qui paraît mort. Peut-être une traînée de chants, un visage de foule. Je ne saurais le préciser. Dans la vasque de la tour, la torche brûle, couchée parfois par le vent, puis se redresse, plus vivace, plus belle dans la nuit...

La flamme olympique (ci-dessous) fut allumée par le célèbre Nurmi, qui effectua un tour de piste sous les bravos.

DEUX D'ENTRE EUX ONT PASSE LE CAP DE LA PREMIÈRE JOURNÉE



El Mabrouk a gagné aisément sa série du 800 m., en 1' 52" devant Nielsen.



Porthault, 2^e^ de sa série, s'est qualifié pour les 1/2 finales du 100 m. plat.

Bonino, qualifié en se classant 3^e^ de sa série, ne put dépasser les 1/4 de finale.

Dans le 400 m. haies, Bart termina 3^e^. Il sera éliminé en 1/4 de finale.

Toujours au 400 haies, Thureau, s'effondrant dans la ligne droite, fut éliminé.

E. Bally a remporté sa série du 100 m. Il sera éliminé en 1/4 de finale.

Notre meilleur sauteur en hauteur, Damitio, ne passa que 1 m. 95 en finale.

Notre second représentant, Bénard, a, lui aussi, été éliminé en finale à 1 m. 95.

NOS FOOTBALLEURS AMATEURS

Les footballeurs français ont été sortis, au cours des matches préliminaires, par la Pologne : 2 buts à 1. Les Français, handicapés par le claquage de Persillon, durent s'incliner. Le gardien de but de l'équipe de France Deprex bloque la balle avec virtuosité.

AVAIENT, SAMEDI, SPORT

De l'un de nos env. spéciaux
André POIRIER

LE MIROIR DES LECTEURS

UN LECTEUR GIRONDIN (c'est l'unique signature que porte sa lettre) nous a adressé une missive où, après quelques félicitations pour la tenue de notre journal et quelques critiques de détail, il porte les plus graves accusations contre les Girondins de Bordeaux qu'il accuse d'avoir accepté plusieurs millions pour se faire battre en Coupe de France.

« Je voudrais vous dire, ajoute-t-il, combien les Niçois et surtout Villenave, goal des Girondins, ont été lâches à cette occasion. »

Il nous semble, à nous, que la lâcheté est de lancer une pareille affirmation sans avoir le courage de signer sa lettre et en se référant « à l'amitié du Président Pujolle » pour étayer de semblables « révélations ».

Nous n'avons évidemment pas à apprécier les assertions de notre anonyme correspondant et nous serions assez surpris que le Président Pujolle le comptât parmi ses amis. Ce que nous pouvons dire à notre épistolier, c'est que l'honnêteté la plus élémentaire eût consisté à faire la preuve des faits qu'il avance avant de déshonorer des joueurs qui, jusqu'à nouvel ordre, sont au-dessus du soupçon.

DE M. RENE ROBERT, S.P. 50.630, T.O.E. :

Le splendide reportage, magnifiquement illustré et fort important que vous avez réalisé à l'occasion de Strasbourg-Paris a été accueilli avec joie par tous vos lecteurs qui s'intéressent à la marche, sport trop délaissé par de nombreux journaux. Quant aux numéros que vous réalisez actuellement à l'occasion du Tour de France, ce sont certainement les plus complets de tous les hebdomadaires sportifs. Lorsque je reçois votre numéro, mes camarades se disputent pour le voir. Et chacun à notre tour de dire : « Aujourd'hui, le Tour passe chez moi; l'an dernier, je l'ai vu passer à tel endroit ». Quant aux magnifiques photos et surtout celles des paysages, de notre belle et douce France, elles nous apportent sur cette terre d'Indochine un peu de chez nous et de réconfort.

Réponse. — *Nous sommes très sensibles à vos compliments, cher lecteur, et nous avons été surtout touchés par le passage de votre lettre qui signale de quel réconfort peuvent être les photos de France pour un soldat en Indochine. C'est un aspect de la mission sociale et humaine du sport que vous soulignez très justement. La beauté du Tour de France n'est pas exclusivement due aux efforts des athlètes, mais aussi à cette sorte d'inventaire des merveilles de notre pays qu'il permet.*

DE M. J. FLORENT, 42, RUE DES DAMES, PARIS :

Votre journal sur le Tour est merveilleux et c'est pourquoi il est devenu mon préféré, malgré votre désertion sur le Giro et le Tour de Suisse, qui, j'espère, prendront, l'année prochaine, une place plus importante. Pour moi, Bobet n'est pas un extraordinaire champion, puisque aucun Tour ne figure à son palmarès. Le plus modeste des cinq grands, Magni, a gagné deux Tours et aurait peut-être remporté un Tour de France, s'il n'avait abandonné le maillot jaune en 1950. Quant à votre confrère et ancien champion, André Leducq, je crois qu'il juge assez sévèrement Coppi en affirmant qu'il ne le voyait pas gagnant du Tour. Il me semble que Fausto est plutôt sur la bonne voie.

Réponse. — *Merci de vos compliments. Nous n'avons pas cependant « déserté » les Tours d'Italie et de Suisse comme vous le pensez. N'oubliez pas que nous sommes tenus par la place et que nous ne pouvons pas toujours consacrer à tel ou tel événement l'espace que nous voudrions. En ce qui concerne Bobet, nous ne partageons pas votre opinion. D'abord, il a au moins gagné un tour : celui de l'Ouest. Ensuite, n'oubliez pas qu'il n'a que 27 ans et qu'il n'est pas, loin de là, au bout de sa carrière. En ce qui concerne le jugement porté par Leducq, il a été écrit avant que Koblet n'eut déclaré forfait. Il est évident que, si le vainqueur de 1951 avait participé au Tour et dans sa meilleure condition, comme on pouvait le supposer, la tâche de Coppi eut été singulièrement plus malaisée.*

DE M. JEAN-PIERRE COUSTEAU, AUX SABLES-D'OLONNE (VENDEE) :

André Leducq déclare que Coppi aurait pu le battre, lui, Antonin Magne et tous les autres grands dans le Tour de 1932. Je puis affirmer, sans diminuer la valeur de Coppi, que Leducq l'aurait, au contraire, battu. Il n'avait pas autour de lui les domestiques de l'Italien, les vélos et les routes n'étaient pas les mêmes. En tout cas, malgré la grande popularité dont il jouit, je crois que le Tour se perd.

Réponse. — *Leducq est évidemment mieux placé que quiconque pour juger de sa propre valeur et de celle de Coppi. C'est l'éternelle querelle des anciens et des modernes qu'il est bien difficile de trancher et « Dédé » ne pourra qu'être flatté de l'excellente opinion que vous avez de lui. Nous aurions aimé savoir sur quoi vous basez votre jugement sévère sur la décadence du Tour. Vous reconnaissez que sa popularité est plus grande que jamais. Alors ! Nous avouons ne pas comprendre...*

SORTIS AU PREMIER TOUR

Deprez encore à l'ouvrage. Il est sorti de sa cage avec autorité et stoppe la balle en se baissant, devant l'avant centre polonais Czeszlik, qui le menace. Les Français se battirent avec cran, mais étaient inférieurs en puissance.

Comment les Champions font tenir leurs Cheveux

5-352

3 gestes chaque matin pour être bien coiffé jusqu'au soir

1) Un peu de Bakerfix dans le creux de vos mains
2) Bien frictionner vos cheveux mouillés
3) Brosser et peigner

Cheveux rebelles, incoiffables, vite dépeignés ? Un peu de Bakerfix brillantiné chaque matin : Ils deviennent souples, brillants - Vous êtes à l'aise, en forme, impeccable ! Bakerfix ne colle pas - ne graisse pas.

BAKERFIX BRILLANTINÉ

MERCREDI
TIRAGE DE LA 26e TRANCHE
LOTERIE NATIONALE

VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 le foot
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-884
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
★
TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
★
C.C.P. Paris 5.390.08
Abonn. : 12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

JUZE GENTIANE

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

C18

Pour 1.850 f elle est à vous
GARANTIE ABSOLUE DE 5 ANS
Une merveille de la précision Horlogère
Antichoc...
Montre bracelet plaquée or 10 microns à trotteuse centrale, fournitures Suisses, ancre 17 rubis, mouvement de grande précision, étanchéité absolue (Waterproof Stainless) fond acier inoxydable - munie du fameux dispositif breveté PARE-CHOCS, avec bracelet crocodile doublé peau. Quantité limitée, nous ne pourrons satisfaire toutes les demandes, livrable contre paiement de 1 850 frs et 4 mensualités de 2 000 frs.
Passez commande immédiatement en joignant cette annonce. C 18
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, Rue Lafayette - PARIS-10e

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

COMME A LONDRES EN 1948, ALAIN MIMOUN A DU S'INCLINER DEVANT EMIL ZATOPEK

Le 10.000 était le clou de la première journée à Helsinki. Comme à Londres, en 1948, le Tchèque Emil Zatopek a devancé le Français Alain Mimoun; comme à Londres, toujours, Alain Mimoun a félicité son vainqueur, sans arrière-pensée. Le document que nous vous présentons aujourd'hui a été pris dans la capitale britannique par nos reporters. Celui qui nous arrivera d'Helsinki sera certainement semblable, à quelques détails près... Cette amitié qui unit souvent les rivaux les plus acharnés est l'un des plus beaux aspects des luttes qui se déroulent sur les stades.